v. 47), ou regretter certains manques (par exemple, à propos de la vestale Claudia, v. 17-18 et p. 78, l'article de J. GÉRARD, *Légende et politique autour de la mère des dieux*, *R. É. L.*, 58, 1980, p. 153-175, n'est pas cité). Mais même s'il n'est pas toujours plus complet que celui de W. E. HEUS (parfois moins), ce commentaire est bien documenté et pertinent, aussi bien sur le plan philologique que sur le plan historique, et il va généralement à l'essentiel, sans se perdre dans l'accessoire, comme le fait parfois W. E. HEUS.

Jean-Louis CHARLET.

Dimitris K. RAÏOS, *Recherches sur le « Carmen de ponderibus et mensuris »* : Jannina, 1983, 1 vol. in-8° de 152 pages, 7 ill.

Cet ouvrage, que nous signalons ici avec un certain retard, est une partie d'une excellente thèse de 3e cycle que D. RAÏOS a soutenue en 1979 à l'Université de Strasbourg. Il prend pour objet le *Carmen de ponderibus et mensuris*, un court poème didactique de 208 hexamètres parfois attribué à Priscien ou à d'autres grammairiens, qui n'avait guère connu d'édition savante depuis les *Metrologicorum scriptorum reliquiae* de HULTSCH et les *Poetae latini minores* de BAEHRENS.

D. RAÏOS montre successivement que la date du poème se situe dans la seconde moitié du IVe siècle ; que l'auteur, dont les manuscrits nous donnent le nom au génitif *Remi Fauini*, s'appelait sans doute Remius (ou Remmius) Fauinus ; et que c'était selon toute vraisemblance un intellectuel païen qui vécut en Gaule ou en Espagne, mais qui avait aussi, fait notable, une solide culture grecque.

Alors que les éditions précédentes étaient fondées sur un nombre très restreint de manuscrits, D. RAÏOS a réussi à en découvrir 53, qu'il s'applique, en une centaine de pages, à décrire d'une façon rigoureuse et exhaustive. Mais déjà G. BALLAIRA, *Per il catalogo dei codici di Prisciano*, Turin, 1982, cite un nouveau témoin, le *Florentinus Laur. plut.* 47, 1, le 54e donc.

Le reste de la thèse de D. RAÏOS formera un article dans la *Revue d'Histoire des Textes* (le *stemma* des manuscrits) et un autre volume édité par l'Université de Jannina (le commentaire). On peut regretter cet éparpillement, dû à la dureté des temps. Mais on doit surtout féliciter l'auteur pour la science, la ténacité et l'acribie dont il a fait preuve en menant son enquête. Il a su tirer le maximum d'un sujet somme toute modeste ; il est temps maintenant qu'il aborde des travaux plus ambitieux.

Hubert ZEHNACKER.

Histoire littéraire.

Sue BLUNDELL, *The Origins of Civilization in Greek and Roman Thought* : London, Sydney, Dover, New Hampshire, Croom Helm, 1986, x et 234 pages.

Cet ouvrage de vulgarisation embrasse en moins de 230 pages dix siècles de la littérature antique grecque et latine et leurs réponses à ces deux questions : « comment la race humaine est-elle venue à l'existence? Comment,

et à quel coût a-t-elle acquis son présent statut culturel? » (p. IX). Après s'être imposé cet immense parcours d'un millénaire, l'auteur manifeste dans telle ou telle page son regret de devoir passer vite, survoler ; certainement le bon sens et l'humour qui sont toujours présents dans le résumé des théories et des œuvres alignées contribuent à tempérer les critiques que ne peut manquer de susciter ce genre d'histoire des idées. Dans son adaptation au public le plus vaste et sous petit format des ouvrage de LOVEJOY et BOAS, de BURY, d'EDELSTEIN ou de GUTHRIE l'auteur était inévitablement conduit à « aplatir » les textes anciens en les résumant, et son choix de procéder par fiches thématiques a plus d'inconvénients que d'avantages : s'il est à même d'insister sur la permanence des questions lancinantes, sur la quête de l'âge d'or, sur la part de bestialité et de divinité dans l'être humain, il gomme les incidences de l'histoire, les variantes dans les mentalités, et dans le constant va-et-vient chronologique d'Homère ou Hésiode à Sénèque brouille le regard sur les interactions entre les œuvres et les idées connexes à l'intérieur d'une époque, comme la perception de l'actualité des œuvres et des pensées, la perception de cet enracinement qui est loin d'empêcher un lecteur d'aujourd'hui d'être sensible au contenu et à l'expression de ces idées dont il a hérité, et dont il ne peut comprendre la richesse que si elles lui sont présentées dans la complexité de leurs incarnations selon les époques et les hommes. Vingt lignes sur la quatrième *Bucolique* de Virgile, même si elles ne sonnent pas faux, ne suffisent pas pour montrer comment le poète réconcilie l'idée d'âge d'or avec celle de progrès et transforme le temps cyclique de la Grande Année en temps linéaire. Et comment ne déplorerait-on pas le silence observé sur le mot, l'idée d'*humanitas* dont la richesse à l'époque cicéronienne embrasse le dynamisme de l'humanité en progrès et les interdépendances des progrès matériels, intellectuels, spirituels? Plate conclusion que celle qui figure p. 226 : « La conclusion à tirer... est que notre statut est un statut typiquement humain, qui comporte un mélange inévitable de divinité et de bestialité, d'ordre et de chaos, de bien et de mal ». Dans la pratique survolante de ce genre d'histoire des idées où sont si peu considérés les œuvres, les auteurs, l'histoire de ceux-ci et de celles-là, seuls les écrivains qui ont les premiers donné une forme littéraire à l'idée ont droit à une attention un peu soutenue : Homère, Hésiode, Anaxagore... Les Latins sont venus trop tard, et quelle que soit leur importance réelle dans l'histoire des idées de l'Occident moderne, ils demeurent dédaignés. Il n'y a plus de place, plus de pages à leur consacrer. Comment l'auteur d'une thèse sur Lucrèce s'est-il laissé prendre dans les pièges d'une conception simpliste de l'histoire des idées? L'utilité de ce livre comme répertoire d'auteurs et comme liste de références rapides sur le sujet n'est pas néanmoins contestable. Mais que les chercheurs n'oublient pas de retourner aux textes signalés, l'attention en éveil.

Antoinette NOVARA.

Peter P. SPRANGER, *Historische Untersuchungen zu den Sklavenfiguren des Plautus und Terenz*, zweite, durchgesehene auflage (Forschungen zur antiken Sklaverei, 17) : Stuttgart, F. Steiner Verlag, 1984 [1985], 163 pages, 2 *indices*.

Cet ouvrage, paru une première fois en 1961, était une contribution au programme de l'Académie de Mayence sur l'esclavage antique : il s'agissait de donner systématiquement une réfutation à tous les travaux d'Union Soviétique et d'Europe de l'Est. Le livre de O. JUREWICZ, *Niewolnicy w komediach Plauta* (« Les esclaves dans les comédies de Plaute »), Varsovie, 1958, appela sans doute celui de P. P. SPRANGER. Un premier chapitre examine « la fonction de l'esclave de scène et ses rapports avec les hommes libres » ; hésitant entre la pure description des motifs comiques et la recherche d'un contenu idéologique, il montre au moins la continuité entre la scène attique, tragique ou comique, voire la sophistique grecque et la comédie romaine. Le second chapitre intitulé « jeu et réalité dans la comédie romaine » recense les exagérations et les autres effets comiques déformants. Un troisième chapitre considère « l'esclavage comme réalité historique dans le miroir de la comédie » ; P. P. SPRANGER entend s'y conformer à une recommandation méthodologique de V. EHRENBERG, selon laquelle, pour dégager le fond de la réalité historique, il ne faudrait jamais se servir de la situation sur la scène, liée à l'intrigue, mais seulement de la « situation behind the plot, the conditions of life against which events and the characters of the stage stand out ». Ce principe mutilant et bien contestable (comment la séparation peut-elle s'opérer?) avait été formulé par V. EHRENBERG (*The people of Aristophanes*, p. 39) pour un autre type de comédie ; il serait particulièrement dommageable de l'appliquer à la *palliata*, où l'intrigue, le rôle des personnages se déduisent pour beaucoup de leur statut social ; malheureusement P. P. SPRANGER s'efforce, la plupart du temps, de lui être fidèle. Le dernier chapitre, « L'esclavage dans la conception de Plaute et de Térence » polémique essentiellement contre les lectures marxistes, marxisantes, voire simplement politiques du théâtre romain. On mettra à l'actif de l'auteur quelques démonstrations heureuses : par exemple, la suite de références grecques non théâtrales qui lui permettent, p. 56-57, de reconnaître dans l'esclave réel athénien le prototype du *seruus callidus*. On lui reprochera quelques contre-vérités (entre autres, p. 41-45, sur les prix comiques, dont il n'a pas vu les correspondants attiques réels) ; une lecture trop rapide de la comédie et une prise en considération insuffisante des contextes, ce qui conduit P. P. SPRANGER à les interpréter à contresens, voire en se contredisant lui-même (par exemple, p. 85 et n. 80 à propos des talons brisés). En 1961, l'auteur ne paraissait pas avoir avec Plaute une familiarité comparable à celle d'O. JUREWICZ, dont le livre, médiocrement pensé, était du moins bien documenté. Les thèmes de la polémique anti-marxiste paraissent aujourd'hui bien dépassés (et le contraire d'une affirmation fausse n'est pas forcément vérité). Or la présente édition reproduit par phototypie le texte de 1961. L'auteur s'est contenté, par des

astérisques placés en marge, de renvoyer à un appendice qui tient compte, partiellement, de la bibliographie récente : la seule nouveauté intéressante.

Jean Christian DUMONT.

Ilsetraut HADOT, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique* : Paris, Études augustiniennes, 1984, 391 pages.

Si la chose restait à démontrer, cet ouvrage prouve que l'esprit de polémique est toujours vivace dans les études anciennes. L'auteur réfute les thèses de certains de ses prédécesseurs avec une rare agressivité. Cette virulence est rafraîchissante, mais ne fait pas toujours l'économie d'inutiles procès d'intention (p. 57 : « La méthode de travail de H.-I. MARROU a donc probablement consisté à relever pêle-mêle, dans les différents lexiques des œuvres de Cicéron, certains emplois de mots comme grammaire, géométrie, musique..., sans se soucier du contexte »). Au moins, la lecture ne manque-t-elle pas de piquant. Voyons le fond. L'ouvrage porte sur le découpage des domaines scientifiques connu au Moyen Age sous le nom de *triuium* (grammaire, dialectique, rhétorique) et *quadriuium* (musique, géométrie, astronomie, arithmétique) : sur quoi repose ce découpage et à quand remonte-t-il? Selon l'opinion commune, ce genre de découpage daterait de la charnière des II^e^-I^er^ siècles, et aurait été mis en place à Rome par Varron, dans ses *Disciplinarum libri*. H.-I. MARROU a en quelque sorte banalisé cette idée, en soutenant que c'était depuis longtemps le cursus des études. L'auteur s'élève contre ces deux points. Une partie positive montre que ce cycle de disciplines est d'origine néoplatonicienne et qu'il n'apparaît en tant que tel qu'à partir du III^e^ siècle. Une partie négative souligne que l'origine varronienne est sans fondement.

Cette partie négative présente quelques difficultés. De multiples sources (Vitruve, Aulu-Gelle, Nonius Marcellus, Cassiodore, Isidore) attestent que Varron a composé des *Disciplinarum libri*, en neuf livres. On sait en outre, par Cassiodore, que Varron avait écrit un traité *De grammatica*, et que les *Disc. libri* comportait une définition de la différence entre dialectique et rhétorique (la fameuse différence du poing fermé et de la main ouverte). Cassiodore évoque encore un traité de Varron sur la géométrie, et un autre sur l'astronomie. Vitruve rapporte qu'un des livres des *Disc. libri* portait sur l'architecture, et Nonius donne sur le livre VIII une indication qui permet de penser qu'il y était question de médecine. Il n'est pas négligeable enfin que Martianus Capella, qui ne retient que sept disciplines, en repousse explicitement deux (la médecine et l'architecture) quand on sait que les *Disciplinae* de Varron en contenaient neuf. Il semble donc qu'on ne manque pas d'éléments pour soutenir que les *Disc. libri* de Varron traitaient des sciences destinées à former les futurs *triuium* et *quadriuium*, et, en plus, de l'architecture et de la médecine. L'auteur utilise toutes les ressources de sa subtilité pour écarter cette conclusion. Ainsi, l'auteur nie que certains traités attestés aient appartenus aux *Disc. libri*, quand elle ne rejette pas purement et simplement leur existence. Par exemple (p. 162-163), à propos de

la définition de la grammaire attribuée à Varron par Marius Victorinus, « il n'y a aucune raison pour attribuer ces témoignages à un livre inconnu des Disciplines plutôt qu'aux autres œuvres grammaticales de Varron dont l'existence est attestée ». Lesquels? La grammaire était un domaine aux limites précises, et non, comme semble le penser l'auteur, le lieu plus ou moins indistinct de diverses remarques sur le langage. Comme on peut en juger d'après les indications concordantes de Quintilien et de Sextus, c'était une étude des éléments du langage (lettres, syllabes, catégories de mots), et une étude de la correction (présentation des critères de la correction et, éventuellement, des manquements à cette correction). Ni le *De lingua Latina* ni le *De sermone latino* ne portent sur la grammaire. Une définition de cette discipline avait donc toute chance de figurer dans un traité particulier, et celui-ci, en tant que traité scientifique, d'être intégré aux *Disc. libri*. L'auteur va parfois plus loin, et nie l'existence de certains traités. L'exemple le plus caractéristique est celui du *De dialectica*. Depuis G. Funaioli, il est admis que le *De dialectica* d'Augustin remonte à un traité identique de Varron (qui n'est pas attesté en lui-même). Pour écarter ce traité, l'auteur rapproche tout d'abord le plan de *De dialectica* d'Augustin de celui de Martianus Capella (*De nuptiis*, IV) : le traité d'Augustin est subdivisé en quatre parties qui portent le même titre que les quatre premières parties du traité de Capella (*De loquendo, de eloquendo, de proloquendo, de proloquiorum summa*). Par ailleurs, l'auteur rappelle que le contenu de la dialectique de Capella est « l'Organon aristotélicien qui s'est constitué au IV^e^ s. à partir de l'enseignement de Porphyre et qui avait été incorporé dans le cursus d'études néoplatoniciennes » (p. 164). Si le *De dialectica* d'Augustin est apparenté à une dialectique dont la composition s'est élaborée au cours du IV^e^ siècle, il est de soi-même évident que ce traité d'Augustin ne peut être d'origine varronienne. L'auteur n'a même pas à le dire, et souligne seulement que les exégètes qui croient à cette origine ne sont pas d'accord entre eux sur le détail de la reconstruction. Mais à aucun moment l'auteur n'indique d'une façon ou d'une autre qu'au-delà du nom des subdivisions, le contenu même du *De dialectica* d'Augustin n'a rien à voir avec la dialectique de Martianus Capella (par exemple, la partie *De loquendo* porte chez Augustin sur les divers aspects de l'expression élémentaire, et notamment sur le *uerbum*, son origine, sa valeur, sa flexion et sa construction, tandis que la même partie chez Capella porte sur le genre, l'espèce, la différence, l'accident, le propre, la définition..., etc.). Le contact doctrinal entre Capella et Augustin s'arrête à la dénomination des subdivisions de la dialectique. Sur le fond, il est de loin préférable de retenir l'origine varronienne du *De dialectica* d'autant plus qu'il y a des liens manifestes entre le plan de ce traité d'Augustin et le *De lingua Latina* de Varron.

On l'aura compris, la méthode critique de l'auteur a parfois les traits de celle qu'elle dénonce à juste titre. Dans le genre, la mise en cause de l'existence du *triuium* avant le néoplatonisme, alors que la tripartition grammaire-dialectique-rhétorique est en place depuis l'Ancien stoïcisme, paraît une gageure ! Et comme le *quadriuium* est un découpage d'origine platonicienne, et attesté comme découpage par Sextus, on juge des difficultés rencontrées.

L'auteur se retranche cependant sur sa partie positive. Ce qui ferait en effet la spécificité du *triuium* et du *quadriuium*, ce serait d'être sous-tendus par une conception néo-platonicienne : il s'agit des arts libéraux « qui s'apprennent par pur raisonnement, n'ont pas besoin de recourir à l'expérience et à la pratique et sont par conséquent aptes à conduire à la contemplation des intelligibles » (p. 161). L'auteur donne de multiples et excellents exemples de cette interprétation particulière du découpage des domaines scientifiques (par exemple sur l'interprétation augustinienne de la relation entre grammaire, dialectique et rhétorique — interprétation tout à fait différente de celle des Stoïciens). On accordera volontiers à l'auteur que la conception néo-platonicienne du découpage des domaines scientifiques n'est pas antérieure au néo-platonisme, mais cela n'implique nullement qu'il n'y avait pas de découpage fixé auparavant. En un mot, il y a quelque risque que l'auteur confonde *l'interprétation* néo-platonicienne de la classification des sciences, et *l'existence* même d'une telle classification.

Résumés français et anglais, bibliographie copieuse, nombreux index. Les traductions proposées, pour tous les textes cités, sont toujours excellentes.

Marc BARATIN.

J. D. MINYARD, *Lucretius and the late Republic. An essay in Roman Intellectual History*, Mnemosyne, supplementum nonagesimum, Leiden, E. J. Brill, 1985, 87 pages.

Désireux d'écrire un essai sur l'histoire intellectuelle de Rome et plus précisément sur la « crise » de la fin de la République, J. D. MINYARD a choisi le *De Natura Rerum* comme exemple d'une révolte contre les valeurs du *mos maiorum* dans les années 50 avant J.-C. Il semble que l'auteur ait interprété toutes les allusions critiques de Lucrèce à son époque, tous ses refus des préjugés et idées reçues comme autant d'attaques contre les valeurs de la cité et de Rome. Cela nous paraît fausser l'appréciation du « poème de Lucrèce en son temps », pour reprendre le titre de l'exposé de P. GRIMAL dans les Entretiens Hardt de 1978, article auquel on ne saurait manquer de confronter les développements de J. D. MINYARD. Tandis que J. D. MINYARD s'efforce de définir les concepts que Lucrèce voudrait substituer aux idées de référence en son temps à Rome, ainsi selon lui *pietas* à *religio*, *natura* à *ciuitas* comme source de *fides*, l'attention du lecteur doit demeurer en éveil devant certains abus dans l'emploi des mots et en particulier du terme *ciuitas* : peut-on souscrire à cette affirmation de la page 52 : « *Ciuitas* is the order he (= Lucret.) wishes to destroy and *ius* and *uirtus*, while not as noxious as *religio*, where too much pillars of that order to be securely separated from it »? On doutera également que Lucrèce veuille exhorter dans le proême du chant 2 à une vie « according to uncivilized -i.-e. not primitive or bestial, but uncitied or unpoliticized — nature » (p. 54). L'interprétation quasi anarchiste de Lucrèce et de l'épicurisme qui est apparemment ici proposée suscite la contestation : elle est propre à stimuler l'esprit critique.

Antoinette NOVARA.

Probleme der Lukrezforschung, hrsg. von C. J. Classen : Hildesheim, Zurich, New York, G. Olms, 1986, xv et 437 pages.

Après avoir offert dans l'introduction abondamment annotée de références bibliographiques un rapide état présent des questions lucrétiennes, C. J. Classen a réuni dans ce volume une série d'études qui, toutes, comportent des mérites méthodologiques pour cerner au mieux les données des problèmes lucrétiens, dissiper les préjugés et idées reçues, et conduire à des analyses perspicaces du texte du *De rerum natura* dans une argumentation vive. Si des raisons matérielles ont limité le nombre des articles retenus, et si C. J. Classen a exclu de son anthologie les extraits de livres ou de recueils collectifs, l'ensemble présenté correspond à la recherche passionnée que C. J. Classen poursuit sur les questions qu'il a énoncées en 1968 dans son étude sur « poésie et rhétorique dans Lucrèce » (*Trans. and Proceed. of the Amer. Philol. Assoc.*, 99, 1968, p. 77-118 ; ici p. 331-374) en se référant en particulier à l'appréciation de Stace sur le *docti furor arduus Lucreti*. Bibliographie sélective de 1908 à 1980, cet ensemble de vingt-deux articles regroupe ainsi des contributions aussi pénétrantes que celles de C. Bailey, *The mind of Lucretius* ; F. Solmsen, αἴσθησις *in Aristotelian and Epicurean thought* ; E. J. Kenney, *Doctus Lucretius* ; E. Pasoli, *Ideologia nella poesia : lo stile di Lucrezio* ; F. Giancotti, *Postilla metodologica sull'egesi di Lucrezio*. Chaque lecteur fera sa propre sélection, mais aidé de surcroît par un index des noms propres, des noms communs, des sujets, des passages, il ne saurait manquer de trouver à glaner commodément sur philosophie, didactisme et poésie chez Lucrèce dans un recueil qui est digne de la forte personnalité du poète et de la puissance intellectuelle, pleine de séduction, à l'œuvre dans le *De natura rerum*.

Antoinette Novara.

Carl Joachim Classen, *Recht-Rhetorik-Politik. Untersuchungen zu Ciceros rhetorischer Strategie* : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1985, 1 vol. gr. in-8°, 390 pages, 2 *indices*.

M. Classen joue actuellement un grand rôle dans la philologie allemande et mondiale. Il a bien souvent montré son amitié pour notre pays, il est venu présenter ses recherches dans nos Universités. Aussi est-on particulièrement heureux de voir paraître cet ouvrage, qui apporte une importante contribution aux études cicéroniennes.

Il nous semble un peu moins étendu dans son dessein que le titre ne l'indique. Il faut plutôt se référer au sous-titre pour comprendre la méthode appliquée par l'auteur. M. Stroh avait étudié, dans les premiers discours de Cicéron, *Taxis und Taktik*. M. Classen élargit son propos jusqu'à la stratégie. Il pense en effet que ni les structures des discours ni les idées exprimées ne rendent compte de la véritable intention de l'orateur. Il est d'abord avocat, il vise à persuader plutôt qu'à enseigner ou même à prouver et l'intérêt essentiel de ses discours réside dans les moyens qu'il emploie pour parvenir à un tel résultat. Pour démontrer sa thèse, M. Classen se

contente d'analyser en détail et en suivant le mouvement même de leurs développements un certain nombre de discours qu'il classe, si l'on peut dire, selon que leur caractère politique devient de plus en plus marqué.

Il commence donc par le *Pro Cluentio* et s'attache à démontrer que l'auteur a voulu jeter l'obscurité dans l'esprit des juges, comme il s'en flattait lui-même. Il ne se contente pas de répondre à la plainte proprement dite — une accusation d'empoisonnement — mais il consacre l'essentiel de son discours à des narrations relatives à la biographie de son client et au *probabile ex uita*. Il sait en effet que là réside pour lui le danger : ses auditeurs peuvent se trouver prévenus contre Cluentius. Il plaide ainsi à côté de la cause proprement dite parce qu'il doit moins convaincre les juges que les influencer. Notons que M. Stroh, à propos de ce problème bien connu des commentateurs, accordait plus de crédit à l'accusateur et pensait que Cicéron ne faisait que reprendre un procédé qu'il avait déjà employé. On retiendra qu'en tout cas la présentation faite par l'avocat n'était guère précise.

M. Classen en vient ensuite au *Pro Murena*. C'est un discours politique mais aussi un plaidoyer où abondent les procédés de l'avocat (figures et surtout ironie ; en l'occurrence, il s'agit essentiellement de sembler respecter l'adversaire).

Ensuite vient le *Pro Flacco*. Cicéron démontre fort peu l'innocence de son client. Mais (comme dans le *Pro Murena*) il cherche à priver de leur effet les charges qui pèsent sur lui en présentant, avec les meilleurs procédés de la rhétorique, son caractère, sa situation et son rôle politique. Il en va de même dans le discours *Pro domo*, où Cicéron s'attache essentiellement à attaquer Clodius et à justifier la conduite politique qu'il a suivie avant l'exil.

Le *De imperio Pompei* paraît avoir un caractère différent, puisque c'est le type même du discours délibératif. Mais M. Classen n'a pas de peine à montrer qu'il met en jeu les techniques du discours judiciaire : là encore, il faut exalter une *persona* contre ses adversaires.

L'aspect le plus manifestement politique se révèle dans les discours contre Rullus. Mais de nouveau il s'agit en quelque façon de plaidoiries. M. Classen montre en particulier les différences de style qui existent selon que Cicéron s'adresse au Sénat ou au peuple. On s'aperçoit que, dans le second cas, son discours est plus orné. Des orateurs modernes procéderaient sans doute de manière opposée (ou bien, dans tous les cas, ils fuiraient l'ornement).

On voit que les analyses qui nous sont ainsi proposées sont remarquablement cohérentes. Elles confirment avec force l'une des tendances majeures qui se manifestent actuellement dans l'étude des discours de Cicéron : prendre le texte en lui-même, en étudiant principalement son efficacité, sans placer au premier plan les contenus idéologiques, politiques ou esthétiques. Ils ne sont pas méconnus. Mais on nous demande d'admettre qu'ils sont subordonnés à la persuasion.

Fatalement, l'image de l'orateur qui se trouve ainsi suggérée a un caractère assez pessimiste pour deux raisons. D'abord, le primat attribué à l'effi-

cience pratique nuit quelque peu à la considération qu'on pourrait accorder à la pensée. D'autre part, comme M. CLASSEN le souligne en finissant, une telle persuasion agissait de manière immédiate ; mais ses effets ne duraient pas. De là, peut-être, les échecs de l'Arpinate. L'auteur peut donc citer dans sa conclusion une formule de CUCHEVAL à propos des discours : « Cicéron ne s'y montre pas homme d'État mais homme du barreau. »

Nous ne pensons pas que les deux points de vue soient inconciliables. Si l'on veut renvoyer à des jugements anciens sur Cicéron, ce n'est pas à CUCHEVAL que nous penserons mais à Mme de Staël (*De la littérature*) : elle notait que l'éloquence cicéronienne n'aurait obtenu aucun succès dans les assemblées révolutionnaires parce qu'elle était trop fine, savante, recherchée. Nous avons vu qu'une telle observation serait aisément confirmée par les remarques de M. CLASSEN sur les discours contre Rullus. D'une manière plus générale, peut-être Cicéron aurait-il réagi contre certaines tendances actuelles. Il ne croyait pas qu'il suffit de savoir « vendre » ou persuader, comme le veut trop souvent le *marketing* moderne, mais il pensait qu'il faut aussi savoir ce qu'on persuade. Périclès, Thucydide, Démosthène, Socrate, Platon savaient qu'il est plus facile de paraître entraîner le peuple quand on le suit et pourtant ils ne se pliaient pas à cette facilité. Il en fut de même pour Cicéron. L'auteur des *Verrines*, des *Catilinaires*, du *Pro Sestio*, du *Pro Marcello*, des *Philippiques* prit à cet égard des risques dont il exposa la nature et l'enjeu dans ses traités de rhétorique et de politique. Ils le conduisirent à la fois jusqu'à la mort et à des succès qui allèrent au-delà. Il faudra s'en souvenir pour compléter des enquêtes comme celle de M. CLASSEN. Mais de telles observations ne doivent pas dissimuler la valeur de ce livre précis, exact et utile.

Alain MICHEL.

The Living Voice of Greek and Latin Literature. Selections from Cicero (read in Classical Latin by R. P. SONKOWSKY) : New York et Londres, 1984, un livret (42 pages) et deux cassettes (172 minutes).

Louons d'abord le projet d'ensemble de cette collection qui se propose de mettre à la disposition des maîtres, des élèves et des amateurs (éclairés et branchés) ces enregistrements des grands textes classiques. L'isolé, le solitaire pourra ainsi désormais, grâce au calme enchantement de ces *teniae magneticae*, entendre chanter les vers de son choix, puisque cette collection offre déjà un récital de poésie grecque, une tragédie d'Euripide et une comédie d'Aristophane, la voix de nos maîtres, pour ainsi dire. A ces grandes respirations grecques — grandes sans équivoque, mais un peu univoques — le professeur SONKOWSKY, de l'Université du Minnesota, a justement voulu mêler un peu de l'air du Forum. C'est très bien agi de sa part. Mais pourquoi a-t-il choisi d'enregistrer, au lieu d'un récital de poésie latine, ce programme composé exclusivement d'extraits de Cicéron? Nous n'avons rien contre la diffusion sur cassettes des œuvres de l'Arpinate, vraiment rien ; mais c'est tout de même un rude choix — et nous dirons plus loin pourquoi — que celui-là, où les bandes bobinées débitent des bribes butinées sur le *Contre*

Verrès, le *Pro Milone*, le *De Lege Manilia*, la *Seconde Philippique*, le *Brutus*, le *Pro Archia*, les *Tusculanes*, la *République*, le *De Amicitia*, quatre *Lettres* et trois *Poèmes* (enfin !). Le livret, qui est tendu du plus beau plastique, propose les textes dans la nudité des éditions anglo-américaines avant-guerre, tout juste habillés d'une traduction dans le même surplus d'idiome, quand il n'emprunte pas encore à la vieille cousine germaine. Tout cela n'est guère neuf pour l'œil. Passons donc à l'oreille. La *Préface* nous dit immédiatement tout sur la prononciation restituée. A l'écoute, le résultat sonne très heureusement et très sérieusement : l'accentuation, la prononciation et la délicate attention apportée à souligner les clausules, tout cela semble atteindre une sorte de perfection, pour autant qu'elle puisse être approchée en cette matière ingrate et insatisfaite. Pour notre part, loin de chercher la critique facile, nous dirons notre sincère admiration ; car tout effort de reconstitution nous semble estimable et préférable à l'immobilisme pseudo-scientifique de la prudence stérile. Mais nous voudrions toutefois poser à l'auteur cette question : faut-il lire, vraiment, sur le même ton des extraits d'ouvrages aussi différents? A l'usage, en effet, un certain sentiment de monotonie assoupit quelque peu l'attention de l'auditeur (au moment surtout où il trace ces lignes), et tout paraît renaître et s'éveiller quand, à la toute dernière extrémité de l'ultime bande, intervient ce bouquet final de trois poèmes que le locuteur-auteur a lui-même traduits. Ceci explique-t-il cela? Quoi qu'il en soit, on en redemande : car, mise à part cette envolée tardive, le débit nous semble manquer véritablement de variété. Or, sur la foi des témoignages concordants de Cicéron lui-même et de Quintilien, nous savons que l'orateur idéal — celui à qui, pour finir, on aurait bien dû confier un tel enregistrement — recherchait la variété du ton, à l'intérieur même d'un même discours. Cette variété, il l'obtenait par le contraste des mouvements et des tonalités qu'il imprimait à son débit. Pour lui tout semblait se résumer dans la vitesse de l'expression et la hauteur des registres de la voix. Ce n'est tout de même pas par hasard que Cicéron et Quintilien nous rappellent le souvenir un peu exceptionnel, sans doute de Gracchus, l'illustre orateur, qui se faisait accompagner au Forum d'un flûtiste habile à lui donner, dans les passages les plus pathétiques, la mesure et le ton. Ici, sur ces bandes, cela sonne juste... mais cela ne chante pas et ne cadence pas. Malgré tout, l'initiative marquera une étape car nous avons tous beaucoup à apprendre en entendant sonner ces grands textes, tels qu'ils nous sont ainsi donnés, afin de nous laisser inviter à concevoir d'autres manières de les aborder, de les réveiller et de les mieux ramener à la chaleur des vivants — s'il se peut?

André Arcellaschi.

Fr. Trisoglio, *La lettera ciceroniana come specchio di umanità* : Turin, G. Giappichelli, 1985, 159 pages.

Le titre de ce livre et ceux de ses très courts chapitres suivis de notes abondantes (sincérité confiante ; rapports avec les proches ; avec les amis ; consolations ; dignité morale et ses limites ; conscience de soi, humilité, sensibilité) en indiquent bien le propos. Les remarques intéressantes ne

manquent pas, qu'un *index locorum* aurait permis de retrouver plus facilement, mais la défense systématique de Cicéron contrastant avec une critique sans complaisance de ses contemporains y compris Atticus, le lyrisme du ton aussi, relèvent un peu trop à notre goût de l'apologie.

Jean-Louis FERRARY.

Joseph GEIGER, *Cornelius Nepos and Ancient Political Biography* (Historia, Einzelschriften, Heft 47) : Stuttgart, F. Steiner, 1985, 128 pages.

Alors que les « biographies intellectuelles » (vies de poètes, de philosophes, de prosateurs, etc.) existaient en grand nombre dans la littérature grecque, on ne peut trouver nulle part de trace ce « biographie politique » (vie d'un homme d'État ou d'un général, souvent le même homme), ni en Grèce ni, à plus forte raison, à Rome, avant Cornélius Népos. Le *liber de excellentibus ducibus exterarum gentium* est une innovation. Jusqu'alors, un seul genre littéraire, l'histoire, avait traité de l'activité politique des *summi uiri* dont elle exposait les *res gestae*, et cela, dans un but surtout moralisateur. C'est en vain que W. STEIDLE, par ce qu'il était pas vraisemblable à ses yeux que Cornélius Népos n'ait pas eu de sources, a tenté de prouver (huit arguments à relever) le contraire. Ce qu'on prend à tort pour des biographies politiques n'était en fait que monographies historiques, *encomia* ou προβλήματα. Les biographies politiques constituaient en effet, pour les contemporains de Népos (cf. le début de sa préface), un *genus scripturae leue*. L'auteur, qui n'appartenait pas à la classe sénatoriale (à qui l'histoire était réservée), pouvait se permettre d'aborder ce genre littéraire nouveau, destiné d'ailleurs aux lecteurs peu familiarisés avec le grec. Encore ne l'a-t-il fait qu'au terme d'une longue production, conforme aux normes culturelles d'alors (*Chronica*, *Exempla*, biographies « intellectuelles », ouvrages de géographie) et dont il ne reste rien. Encore le livre *de excellentibus*..., le seul qui nous soit parvenu en entier, n'est-il que la 16e ou la 18e partie du *De uirus illustribus*. Népos a sans doute subi l'influence des *Mémoires* qui commençaient à se répandre dans la Rome du Ier siècle avant notre ère ; les circonstances politiques poussaient à la mise en vedette de fortes personnalités, d'où le succès des autobiographies, que les Grecs, peu soucieux des individus, avaient ignorées. L'originalité de Cornélius Népos consiste à avoir écrit des *séries* de biographies politiques, à la fois grecques et romaines (celles-ci sont perdues) et à avoir publié (sans doute extraite du livre des *Historiens latins*) celle d'un personnage vivant, du moins lors de la première édition, Atticus.

L'ouvrage est suggestif, l'information abondante, la démonstration tenace. Il est loin d'être sans défauts. Répétitif, jusqu'à provoquer la lassitude, verbeux et confus par endroits (cf. la réfutation des arguments 4, 6 et 7 de STEIDLE). Plus grave, l'auteur semble craindre (p. 112) ou refuser de s'élever au niveau des idées générales ; le lecteur en est réduit à grappiller de ci, de là, quelques remarques qui peuvent passer pour en tenir lieu. On s'attendait à voir GEIGER poser quelque part la question essentielle : pourquoi pas de « biographie politique » pendant des siècles? Ce n'est pas le cas. GEIGER saupoudre quelques pages de vagues éléments de réponse. On s'at-

tendait à voir l'auteur extraire d'une brève, mais solide, analyse du seul livre complet qui nous reste de Népos quelques « faits significatifs », fût-ce pour illustrer un examen comparatif de la « biographie politique » et de l'histoire, deux genres si proches. Ce n'est pas le cas. On s'attendait à trouver une présentation de la technique biographique chez Népos et chez Suétone. Rien. On s'attendait à voir GEIGER expliquer pourquoi la vie privée (la vraie?) d'un *summus uir* ne pouvait qu'intéresser (déjà?), voire passionner, la masse des lecteurs (y compris les sénateurs), etc. L'auteur reste en surface et ne fait, toujours, que virer de bord. Frustrant.

P. JAL.

Carmen CODOÑER MERINO, *Evolución del concepto de historiografía en Roma* : Bellaterra (Barcelona), Servei de Publicacions de la Universitat Autònoma de Barcelona, 1986, 156 pages.

Constatant que l'historiographie romaine est fondée sur des normes relativement immuables, proches à l'origine de celles de la rhétorique, mais qu'elle a cependant subi des transformations liées aux circonstances historiques et aux exigences esthétiques du moment, l'auteur étudie cette évolution par l'analyse de cinq *prooemia* d'ouvrages historiques ayant un caractère programmatique : Salluste, *Cat.* 1-4 ; *Iug.* 1-4 ; Tite-Live, *Praefatio* ; Tacite, *Hist.* I, 1-3 ; *Ann.* I, 1 ; le *prooemium* n'a pas en effet de norme spécifique, et ces préambules sont, par conséquent, propres à porter témoignage, par leur forme et par leur contenu, de l'évolution de l'historiographie. Elle le fait au moyen d'un commentaire suivi de ces textes, soulignant les traits caractéristiques de chacun d'entre eux et marquant les différences et les similitudes qu'ils présentent les uns par rapport aux autres. Par exemple, il y a des éléments communs entre les *prooemia* des deux monographies de Salluste, mais celui du *Bellum Jugurthinum* est plus tourné vers des problèmes concrets et plus moralisateur, celui de *De Catilinae coniuratione* est plus proche du discours. Chez Tite-Live, qui est en quelque sorte le premier historien professionnel, l'historiographie tend à être conçue comme une science, une *cognitio rerum* ; l'auteur accorde moins d'attention aux faits qu'à leurs causes. Dans les *prooemia* de Tacite, qui rappellent sur certains points ceux de ses prédécesseurs, notamment de Salluste, se traduit le fait que l'histoire politique n'est plus celle d'un peuple, mais celle d'un seul homme.

Étude attentive et précise, qui peut avoir pour principal mérite d'aider les non initiés à aborder des problèmes complexes, dont la bibliographie, considérable, ne cesse de s'accroître au fil des années.

J. HELLEGOUARC'H.

Dagmar GUTBERLET, *Die erste Dekade des Livius als Quelle zur gracchischen und sullanischen Zeit* (*Beiträge zur Altertumswissenschaft* 4) : Hildesheim-Zürich-New York, 1985, 1 volume in-8°, 153 pages.

Dépassant hardiment la *communis opinio* qui ne reconnaît à la première décade de Tite-Live qu'une historicité réduite, au-delà même de l'hyper-

critique de Pais et à peine en retrait sur celle de Jacques Poucet, l'auteur prétend démontrer une totale *Ahistorizität* de la décade. Il faudrait opérer une première distinction entre le livre I, dont la première partie seule est l'objet de la critique difficilement contestable des *Origines de Rome* de ce dernier, les débuts de la république jusqu'en 390 (à quoi nous ajouterions volontiers le récit des règnes étrusques, dont la chronologie est globalement confirmée par les découvertes archéologiques récentes, comme l'ont montré Müller-Karpe, Momigliano et bien d'autres), et la période couverte par les livres VI-X, que Tite-Live lui-même déclare lui-même moins obscurcie de légendes (VI, 1, 1-3). Commencer, comme le fait Gutberlet, avec l'établissement du tribunat en 493 (II, 23), c'est avouer implicitement que l'on renonce à appliquer des problématiques diverses, adaptées aux différentes périodes. Travailler sur des morceaux d'anthologie aux reflets particulièrement syllaniens choisis dans les livres II à VI, et en tirer des conclusions sur toute la décade, est un abus méthodologique. Enfin, c'est singulièrement appauvrir notre opinion sur Tite-Live que réduire le référent de ces anachronismes au demi-siècle gracchо-syllanien.

Le passage par la *Quellenforschung* servira de caution : comme on ne peut plus guère, depuis les travaux de Jean Bayet (qui n'est pas cité) et de J. W. Luce (qui ne l'est pas assez), accuser Tite-Live d'être premier responsable de ses anachronismes, on en fera retomber la responsabilité sur Antias et Quadrigarius, considérés *a priori* et malgré les doutes de Klotz, entre autres, comme contemporains de Sylla, en négligeant Pictor ; corollaire inévitable de ce présupposé, Tite-Live décrit indirectement, dans son récit des cinquième et quatrième siècles, les conflits des cinq décennies gracchо-syllaniennes. Qu'elles occupent dans le non-dit du récit une place prépondérante est indéniable ; mais une première aberration est d'omettre les anachronismes qui renvoient à d'autres périodes — la fin de la « révolution romaine » en particulier ; une deuxième de limiter le propos à une partie de la première décade. En fait, le récit livien est un mélange complexe de données historiques et anhistoriques, et c'est lui faire peu d'honneur que d'admettre qu'il n'a reporté dans un contexte antérieur qu'une série de conflits idéologiques bien datée, comme si un historien qui écrirait de nos jours sur la Renaissance n'en éclairait l'histoire que par les idéologies absolutiste et libérale de la monarchie de Juillet en négligeant les apports de quatre républiques.

L'excessif schématisme de Gutberlet se reflète encore dans sa conception du *Ständekampf* — une lutte de classes, telle que Platon la décrit sommairement dans *Rep.* 423 a, non un conflit d'ordres comme le conçoivent Cicéron et Tite-Live — et dans sa vision linéaire de la « révolution romaine », qui dépend très directement de Syme. Nous n'avons pas lieu ici de présenter une critique plus détaillée, puisque l'occasion nous sera prochainement donnée de revenir sur cet ordre de problèmes. Notons simplement, pour le moment, que la rigueur des analyses ponctuelles confère une grande valeur à cet ouvrage ; mais que pour rendre l'étude probante, il faudrait beaucoup l'affiner et la nuancer.

Richard Adam.

Giulio Puccioni : *Saggi Virgiliani* (Edizioni e saggi universitari di filologia classica) : Bologna, Pàtron editore, 1985, 183 pages.

Cet ouvrage est consitué de neuf articles dont les deux premiers sont inédits, les autres ayant été publiés déjà dans diverses revues. L'auteur se réfère aux travaux d'un très petit nombre d'érudits et tente d'apporter sur certains aspects, certaines parties des poèmes virgiliens, une interprétation corrective. La méthode, presque exclusivement, repose sur le commentaire de texte ; le contenu présente des centres d'intérêt très variés : Virgile poète de son temps — Virgile poète de la paix (il semble que ces deux essais aient valeur d'introduction) — exègèse virgilienne (*Géorgiques*, I) — le livre II de l'*Énéide* — archaïsmes au livre III de l'*Énéide* — le livre de Didon — lecture du livre XI — le paysage virgilien — Benedetto Croce et l'Énée virgilien.

Des pages intéressantes sont consacrées au sens de certains mots, de certaines expressions, surtout dans le chapitre 3 (*aridus fragor*, *nunquam imprudentibus imber obfuit*, dans Géorg. 1, 357 et 373), mais également à des réflexions sur l'art ou la religion de Virgile : le paysage, la nature animée, un essai de conciliation entre l'épicurisme du poète (nettement affirmé) et le culte des dieux agraires, l'influence possible de la prose annalistique sur l'*Énéide* III, l'attitude d'Énée face à Didon, le caractère plus littéraire que poétique du livre XI où l'épisode de Camille est étudié de près sans complaisance.

Il ne faudrait pas attendra de cette publication des vues cohérentes et globales sur Virgile ou même seulement une partie de son œuvre. La stricte sélection opérée, peut-être à dessein, dans la bibliographie suffirait à en donner la preuve. Pourtant cette série d'essais fort courts a le mérite de prendre appui sur une lecture attentive des textes. L'auteur passe aisément du commentaire philologique à l'étude littéraire proprement dite et souvent non sans finesse et pénétration. Mais l'intérêt est loin d'être égal partout, ce qui ne fait qu'accentuer, malheureusement l'impression de disparate déjà sensible dans le choix des chapitres. Bon nombre d'études ont renouvelé et enrichi la critique virgilienne ces dernières décennies, mais l'auteur les ignore ; ses discussions, qui abordent parfois la polémique, se ressentent de cet appauvrissement et manquent d'originalité, notamment dans les trente premières pages. Tel quel l'ouvrage, nous semble-t-il, éveillera surtout la curiosité des lecteurs un peu familiers du grand poète.

R. Lesueur.

R. J. Ball, *Tibullus the Elegist. A Critical Survey* (Hypomnemata 77) : Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1983, 253 pages.

Le titre de cet ouvrage s'inspire du titre que G. Highet avait choisi pour sa monographie, *Juvenal the Satirist* (Oxford, 1954). Suivant l'exemple de son prédécesseur, R. J. Ball aborde un recueil poétique en traitant de chaque pièce qui le compose comme d'une entité, au lieu d'étudier globalement, par une approche thématique, les deux livres auxquels il s'est res-

treint. Le troisième livre reste présentement exclu de ses préoccupations. Celles-ci se trouvent encore précisées par le sous-titre, *A Critical Survey*, qui annonce en fait une bibliographie raisonnée, rédigée et présentée dans le contexte de chaque élégie tour à tour.

Trois parties : la première et la dernière, réduites à quelques pages, servent assez artificiellement d'introduction et de conclusion. C'est l'examen systématique des seize élégies sûrement attribuées à Tibulle qui constitue l'essentiel du livre (p. 19 à 224). Suivent la liste des publications utilisées et trois *indices* (*generalia* ; auteurs anciens ; critiques modernes).

A la lecture de l'introduction (« Approaches to Tibullus », p. 11-18) et de la conclusion (p. 225-231, « The External Ordering » : problèmes d'architecture d'ensemble dans les livres de Tibulle), on hésite s'il faut louer l'auteur pour sa prudence, ou regretter qu'il apparaisse parfois si éloigné des courants de la recherche la plus récente. On l'approuve de condamner en général les manipulations dont le texte a fait l'objet, depuis Scaliger (1577), cité comme mauvais exemple, désigné constamment comme un bouc émissaire et rendu responsable du discrédit — relatif — de Tibulle dans les générations suivantes. C'est sans doute avec raison que R. J. Ball regarde comme le moins incertain de tous les arrangements qu'on a pu et pourra jamais proposer l'ordre des poèmes tel qu'il nous a été transmis (p. 225). Mais peut-être se hâte-t-il trop de juger insignifiantes certaines constantes numériques que J. Marouzeau, notamment, avait mises en lumière : dans le livre II, la récurrence du nombre 144 est étonnante, obtenue — sans qu'il soit nécessaire de modifier la succession des six pièces — par l'addition du nombre des vers de II, 1 + II, 6 ; II, 2 + II, 5 ; II, 3 + II, 4 (compte tenu des lacunes), c'est-à-dire d'élégies disposées symétriquement, selon un principe de « ring-composition » duquel notre auteur se réclame en d'autres passages (par exemple, p. 226).

Dans la première partie, R. J. Ball évoque la grande question : le « je » du poète exprime-t-il la personnalité réelle de Tibulle? La réponse, publiée l'année même où P. Veyne faisait paraître *L'Élégie érotique romaine* (Paris, 1983), est empreinte de simplicité : « I cannot believe that Tibullus speaks through the utterance of a false persona, but that he reveals his real personality and expresses his deepest and innermost thoughts » (p. 12). Cette profession de foi s'appuie sur le témoignage d'Ovide (*Am.*, III, 9) qui nous parle de la maladie de Tibulle comme d'un fait réel, de Délie et de Némésis comme d'amantes de chair et d'os. Mais est-ce bien là un témoignage? Si — par hypothèse — l'élégie résulte d'un travestissement, il paraît possible, voire probable, qu'Ovide, poète élégiaque, rentre lui-même dans le jeu de Tibulle : des chants amébées, en quelque sorte... Et quand R. J. Ball s'efforce de caractériser l'art de Tibulle, alors même qu'il prétend porter la plus grande attention aux problèmes de structure, le lecteur est surpris de trouver sous cette plume les expressions désuètes d'une critique impressionniste : « Tibullus's elegies move calmly and gently, like the tide of a summer sea, forward and backward in a rhytmic cadence... » (p. 18).

Méthodiquement conduite, l'étude de chacune des seize élégies forme le corps de l'ouvrage. D'abord, l'auteur dégage le plan du poème, et ce cane-

vas lui fournit un principe d'organisation pour la suite : dans les limites de chaque section ainsi distinguée, BALL propose à son lecteur un aperçu de ce qu'il juge être « all the major scholarship on Tibullus », mais en axant principalement sa critique (selon des intentions annoncées dès le début de l'ouvrage) autour de travaux relatifs à la cohésion du texte, à la succession des distiques (lacunes réelles ou supposées, vers transposés ou retranchés), à la valeur structurante de certains couplets (transitions, correspondances, faits de composition embrassée, etc...). Il n'insiste pas moins sur les rapports de Tibulle avec ses modèles littéraires, grecs et latins, récents et plus anciens. Une vue d'ensemble des problèmes soulevés par le poème pris comme un tout termine à chaque fois le chapitre, inutilement alourdi par une sorte de conclusion-résumé (*Retrospective examination*). Bien que l'auteur, avec beaucoup d'honnêteté et des arguments tout à fait raisonnables, prenne position et se soucie d'expliquer à quelle opinion il se rallie, il ne peut empêcher que le résumé de tant de thèses contradictoires, répétitives en leurs contradictions, présentées suivant une formulation presque immuable (« Scholars believe that..., Scholars suggest that... », etc...), et que la rareté, qui en découle, de ses vues personnelles et le manque d'idées neuves ne produisent une impression fastidieuse, sinon déprimante : en nous montrant les jeux gratuits d'une philologie qui tourne en rond, comme un serpent qui se mord la queue, cette longue énumération d'hypothèses plus ou moins sensées nous force à nous questionner sur la légitimité de l'exégèse universitaire, trop portée à se prendre elle-même pour sujet d'exégèse. Et Tibulle, avec tout cela? Ce n'est pas ainsi qu'on le fera connaître. L'Antiquité meurt des jeux cacochymes auxquels se livrent entre eux, en toute bonne conscience, des « spécialistes ».

Mais jouons à l'avocat du diable : même si l'on tente de se replacer dans la perspective étroite que R. J. BALL a retenue, alors que le titre *Tibullus the Elegist* laissait attendre une somme, sa bibliographie souffre de lacunes. Certes, la liste des publications citées regroupe plus de trois cent cinquante titres. Or, si les auteurs de langue anglaise et de langue allemande semblent avoir été exploités à fond (manque toutefois M. WIFSTRAND-SCHIEBE, *Das ideale Dasein bei Tibullus und die Goldzeitkonzeption Vergils*, Uppsala, 1981 ; sans doute BALL n'a-t-il pu consulter cette étude en temps utile), on s'étonne que figurent seulement, dans cette liste, seize titres en italien, d'ailleurs antérieurs pour la plupart à 1945. Les Français ne sont pas mieux traités (sauf DONCIEUX, CARTAULT, PONCHONT, HAVET, MAROUZEAU). Rien de plus neuf ! Plusieurs articles importants de P. GRIMAL sont ignorés : *Le roman de Délie et le premier livre des « Élégies » de Tibulle*, dans *R. É. A.*, 60, 1958, p. 131-141 ; ID., *Les conséquences d'un cursus. Tibulle, Properce et Messalla*, dans les *Mélanges... offerts à J. Carcopino*, Paris, 1966, p. 433-444 ; ID., *Tibulle et le Genius de Messalla*, dans le *Bulletin de la société française d'égyptologie*, 1969, p. 42-51. Ignorés aussi les Actes du colloque sur *L'Élégie romaine. Enracinement, thèmes, diffusion* (mars 1979) (Paris, Ophrys, 1980), qui contiennent cinq études sur Tibulle, dont deux au moins pouvaient intéresser R. J. BALL : celle de E. BRÉGUET, *L'Élégie I, 4 de Ti-*

bulle (p. 65-71) et celle de A. Foulon, *Tibulle I, 7 et Callimaque* (p. 78-89). Ce ne sont que quelques exemples.

Luc Duret.

Molly Myerowitz, *Ovid's Games of Love*, Detroit, 1985, 254 pages, deux *indices*.

Sous le titre *Ovid's Games of Love*, Molly Myerowitz propose une étude de l'*Art d'aimer* où l'amour, présenté comme une forme de jeu, est mis en parallèle avec l'activité du poète et examiné à la lumière de différentes notions utilisées par la littérature : le *cultus* et la *rusticitas*, l'*ars* et l'*ingenium*, la *materia* et le *decorum*. La confrontation entre ces concepts et les préceptes de l'*Art d'aimer* éclaire les particularités des théories ovidiennes en matière d'amour et de poésie, et met en évidence le caractère originel du lien qui les unit dans l'univers du poète. Il faut souligner l'intérêt d'une telle recherche fondée sur un recours à des catégories purement romaines, tout en regrettant que Molly Myerowitz ne s'interroge pas plus souvent sur les rapports entre la pratique d'Ovide et celle des autres auteurs de son temps, et limite son propos à une série d'analyses fines et pertinentes, mais qui restent généralement ponctuelles.

Jacqueline Fabre.

R. Tabacco, *Il tiranno nelle declamazioni di scuola in lingua latina* : Memorie della Accademia delle Scienze di Torino, Classe di Scienze Morali, Storiche e Philologiche, serie V, t. 9, 1985.

L'auteur de ce mémoire bien documenté a entrepris de reconstituer la figure du tyran telle qu'elle se dessine à travers les controverses de Sénèque le Rhéteur, du Pseudo-Quintilien ainsi que dans les *excerpta* de Calpurnius Flaccus. S'il n'intervient ès qualité dans aucun de ces textes, le personnage du tyran est à l'arrière-plan de chacun d'eux, qu'il s'agisse d'évoquer les expériences douloureuses d'un passé révolu ou d'en conjurer le risque pour l'avenir. Des raisons de prudence expliquent que la tyrannie, définie par l'absence de toute forme de consensus, s'y oppose au régime « républicain » et non à des régimes monarchiques.

Jean-Claude Richard.

I. Lana, *La condizione dei minatori nelle miniere secondo Plinio il Vecchio e altri autori antichi* : Memorie della Accademia delle Scienze di Torino, Classe di Scienze Morali, Storiche e Filologiche, serie V, t. 9, 1985.

A travers le témoignage de Diodore de Sicile, de Strabon, de Pline l'Ancien, de Saint Cyrpien et de la *Passio sanctorum quattuor coronatorum*, l'auteur étudie l'image que l'antiquité classique s'est formée du travail dans les mines ou dans les carrières. En règle générale, en milieu païen, l'intérêt de ces notices va essentiellement à ses aspects technique et économique, tout en se doublant d'une condamnation de l'*auaritia* qui en est la

cause première. Seul Diodore, traitant des mines d'or de l'ancienne Égypte, souligne les conditions inhumaines de leur exploitation. Les témoignages d'époque chrétienne vont plus loin dans cette voie : leurs auteurs énumèrent non sans complaisance les souffrances et les humiliations qui sont le lot quotidien des fidèles condamnés à ces travaux forcés avant de leur valoir une gloire et une félicité éternelles.

Jean-Claude RICHARD.

M. MORFORD, *Persius* : Boston-Massachussets, G. K. Hall & Co, 1984, 136 pages.

Ce petit livre a pour but de faire mieux connaître et apprécier l'œuvre de Perse. Voilà donc, en une centaine de pages seulement, une biographie, les renseignements indispensables sur le milieu littéraire et social, sur la tradition satirique, l'analyse et le commentaire des satires, un chapitre sur le style, un autre sur l'influence du satirique. L'intérêt scolaire est évident. L'exposé est clair, accessible ; quelques notes paraîtront peut-être un peu simples, certaines parties de l'étude vraiment réduites (par ex. 1 page à 1 page 1/2 dactylographiée sur mètre et diction ; ironie et *persona* du satirique) : on s'adresse à des non-spécialistes. La densité de la plupart des chapitres compense ces faiblesses. De même, un lecteur averti trouvera que la présentation des satires frôle la paraphrase explicative. Il serait injuste d'en faire grief à l'auteur qui a voulu mettre en évidence l'unité du propos philosophique et qui montre comment la conception et l'expression satiriques relèvent la banalité des idées. Cette vulgarisation de bon aloi s'appuie d'ailleurs sur des recherches personnelles dont les résultats sont loin d'être négligeables. Le chapitre 7 propose une riche documentation et des vues neuves sur la destinée posthume des *Satires*, le chapitre sur le style fait le point sur l'usage de la langue commune, sur celui des diverses catégories du vocabulaire et présente une étude originale de la métaphore. En fait, une thèse sous-tend l'ouvrage : Perse est un véritable poète, son style ne doit pas son allure déconcertante à l'inexpérience de la jeunesse, c'est un art achevé, conscient, approprié à l'objet moral, et cela se lit déjà dans la satire-programme. Ainsi, l'imaginaire et le style font l'originalité des *Satires* avec une cohérence jusqu'alors trop méconnue. En fin de volume, une bibliographie sélective, avec commentaire de chaque titre, donne le matériel de base à qui voudrait aller plus loin dans la lecture et la connaissance de Perse.

J. GÉRARD.

N. RUDD, *Themes in Roman Satire* : London, Duckworth, 1986, 242 pages.

De l'aveu même de l'auteur, ce livre s'adresse aux étudiants et aux professeurs non spécialistes de la satire romaine ; l'intérêt en est essentiellement pédagogique et tient à l'originalité de la conception. Il s'agit de faire apparaître les caractères spécifiques de la satire romaine qui est d'abord attaque, divertissement et sermon. Chacun des quatre grands satiriques latins réalise

une combinaison originale de ces trois termes en fonction de sa personnalité, dans la création littéraire (les trois premiers thèmes étudiés : « Motivation et intentions », « Liberté et autorité », « Style et public ») et dans le cadre du milieu social et politique (les trois autres thèmes : « Classe et patronat », « Le grec et les Grecs », « Les femmes et la sexualité »). Assurément la satire romaine ne se laisse pas pleinement appréhender en six points ; l'auteur est trop fin connaisseur pour l'ignorer. Aussi traite-t-il à l'occasion de thèmes aussi importants, sinon plus, que ceux que les titres annoncent ; par exemple, l'inspiration morale et philosophique fait l'objet d'un développement à propos des intentions du poète, la valeur d'actualité de la satire et l'épineux problème des personnes nommées sont examinés dans le chapitre « Liberté et autorité ». La cohérence du propos ne souffre guère de cette méthode, grâce à la rigueur systématique de l'exposé qui s'appuie sur un ordre chronologique immuable (Lucilius, Horace, Perse, Juvénal) et fait bonne place à l'analyse des œuvres. De nombreuses citations faites en traduction, une riche documentation historique, donnent vie à cette étude pleine de ressources pour guider le lecteur vers une connaissance approfondie de la satire romaine.

J. Gérard.

Maria Scarpat Bellincioni, *Studi senecani e altri scritti* : Brescia, Paideia editrice, 1986, 228 pages.

Ce livre est un recueil d'articles publiés en Italie par M. Scarpat Bellincioni de 1980 à 1984. Deux d'entre eux, relativement minces, proposent une solution à des problèmes d'interprétation de texte. L'un fournit une explication ingénieuse sinon convaincante d'un passage du *De beneficiis* de Sénèque (I, 9, 1 : ... *pretium se sui fecit*). L'autre éclaire fort bien une métaphore du *De clementia* (II, 7, 3 : *Clementia liberum arbitrium habet*). Ailleurs M. Scarpat Bellincioni recense les emplois faits par Virgile d'une série de mots (*amicitia, cursus, Euryalus, felix, inuentor*). Une réflexion plus développée porte sur le sens de *persona* chez Cicéron et chez Sénèque. L'intérêt réside ici dans les relations qu'entretient ce terme avec des notions stoïciennes importantes et la théorie panétienne des *officia*. Une trentaine de pages destinées au *Dizionario degli scrittori classici* (Marzorati, Milan) résument la vie et l'œuvre de Sénèque. Un peu à part, en fin de recueil, un article intitulé *La teologia della « morte di Dio »* analyse l'ouvrage de Th. J. J. Altizer, *The gospel of Christian atheism* : il s'agit de cette théologie nouvelle proclamant que « Dieu est mort » et prétendant substituer à une religion périmée un christianisme moderne ; Th. J. J. Altizer prolonge ainsi la réflexion de Bonhoeffer et se situe dans la lignée des Hegel, Bake, Marx, Nietzsche. Mais l'attention du lecteur se portera plutôt sur deux études particulièrement précieuses à nos yeux. La première est consacrée au Dieu de Sénèque. Partant de la définition stoïcienne traditionnelle, Sénèque n'a cessé d'en développer les prolongements. Dieu est le *Logos* qui pénètre et ordonne le monde. Il convient donc d'abandonner toute représentation anthropomorphique. Il se situe au sommet de l'échelle de la création ;

il est la *ratio perfecta* ; il est la sagesse du sage avec, en plus, l'immortalité ; il est, en nous, raison en même temps qu'idée et exigence du bien ; il est sérénité et lumière, ces éléments d'un bonheur supérieur auquel, avant même notre mort, il nous est possible d'accéder en nous détachant des faux biens, de ce qui, en nous, appartient au règne animal, et en nous haussant jusqu'à une élévation de pensée capable de nous rendre littéralement semblables à Dieu. Ainsi la méditation de Sénèque n'aboutit pas seulement à une philosophie, mais à une expérience spirituelle intense trouvant sa récompense dans une véritable *transfiguratio*.

Une autre étude fort intéressante de M. Scarpat Bellincioni jette sur le *Brutus* de Cicéron une lumière nouvelle. Grâce à des rapprochements textuels précis avec d'autres écrits du même auteur elle éclaire d'abord un passage du début de l'œuvre (§ 7) : les *irati ciues* qui, par *error* et *timor*, ont fait échouer toute tentative pour éviter la guerre civile sont bel et bien les pompéiens ; mais ils ont droit à la clémence de César car ils ont été victimes de la violence morale exercée sur eux par Pompée. D'autre part, loin de se contenter de célébrer un genre littéraire en voie de disparition tout en déplorant la situation politique présente, Cicéron, à l'occasion de ce dialogue, attire l'attention de César sur les mérites de deux personnages éminents : Brutus et Marcellus. Par leur entremise ils peuvent, comme Cicéron lors de son consulat, faire s'incliner les armes et rétablir, dans la paix civile retrouvée, cette république en laquelle l'auteur du *Brutus*, malgré tout, continue de croire.

Janine Fillion-Lahille.

Sonja Wolf, *Die Augustusrede in Senecas Apocolocyntosis. Ein Beitrag zum Augustusbild der frühen Kaiserzeit*, (Beiträge zur klassischen Philologie, Heft 170) : Meisenheim/Glan, A. Hain, 1986, 219 pages.

D'un objet par nature très limité (les chapitres 10 et 11, c'est-à-dire le discours d'Auguste, de l'*Apocoloquintose*), élargie, dans les 20 dernières pages, à l' « image d'Auguste » dans le Haut-Empire jusqu'à Néron, cette étude est utile. Elle l'est — ce n'est pas une critique, vu l'étroitesse du texte examiné — surtout par l'information très riche qu'elle contient : plus du tiers du volume est consacré à la bibliographie, aux notes, références et citations. Des nombreux travaux mentionnés, la présentation, voire un bref examen, est menée avec clarté et objectivité. Le commentaire du discours d'Auguste évite presque toujours — ce n'est pas un mince mérite — la paraphrase. — On se s'étonnera pas que le présent recenseur, qui s'était lui aussi, il y a quelque trente ans, intéressé à l' « image d'Auguste » chez Sénèque, ait lu avec le même intérêt les différentes opinions, ou plutôt, l'opinion différente ici exprimée. Sur le fond, nous sommes d'accord : l'éloge d'Auguste, dans la faible mesure où éloge il y a, est un « topos », dans ce texte comme dans d'autres analogues. La piètre image donnée du *princeps* dans l'*Apocoloquintose* suffirait à le confirmer, et nous avons eu tort, autrefois, de ne pas le souligner suffisamment.

Qu'il en soit de même de l'éloge de Néron — et donc de l'opinion que

se faisaient les contemporains sur l' « âge d'or » du *quinquennium* — au début de la *Pharsale* de Lucain, est une autre affaire. Il est singulier que l'auteur, si bien informée par ailleurs, ne cite pas — fut-ce pour le critiquer — l'article de P. GRIMAL. *L'éloge de Néron au début de la* Pharsale *est-il ironique?*, dans la *R. É. L.*, 38, 1960, p. 206-305, article qui conclut à la sincérité de l'éloge et de Lucain. Sans doute, en pareil domaine, la discussion risque-t-elle d'être sans fin... Nous nous demandons cependant si, entraînée par sa précédente « démonstration » (en fait, celle de ses sources), l'auteur n'a pas tout naturellement appliqué au Néron de Lucain le jugement sévère qu'elle porte avec raison sur Auguste vu par Sénèque. Plus contestable encore, la signification prêtée ici au *De Clementia*, qui n'est pas loin de devenir, sous sa plume, une dénonciation pure et simple de la cruauté de Néron, successeur d'Auguste(!). A nuancer fortement.

Un bon travail, parfois un peu scolaire, mais sympathique, suggestif et bien conduit.

Paul JAL.

Francesco GIANCOTTI, *Poesia e filosofia in Seneca Tragico. La « Fedra ». Col testo della tragedia criticamente riveduto e annotato* : Turin, CELID, 1986, 161 pages.

La première partie de ce sympathique ouvrage est une réédition, à peine modifiée, d'un essai paru sous le même titre en 1985 dans les *Atti delle giornate di studio su Fedra* (Turin, Regione Piemonte, Assessorato alla Cultura). Comme on sait, F. GIANCOTTI avait publié en 1953, à Rome, un important *Saggio sulle tragedie di Seneca*. Depuis cette date, la recherche sur l'esthétique et la philosophie des tragédies de Sénèque a beaucoup progressé, et il était normal que l'auteur suive de près l'évolution de la critique tout en affirmant et en améliorant à son tour ses propres positions.

L'idée fondamentale, à laquelle F. GIANCOTTI reste fidèle, est que les tragédies de Sénèque illustrent le thème du *furor* opposé à la *mens bona*, synonyme de *ratio* dans la morale stoïcienne. Bien entendu, chaque tragédie constitue un cas particulier et mérite d'être analysée selon son optique propre. Mais elles sont néanmoins liées par une incontestable communauté de thème et d'inspiration. Comment découvrir ce qui fait le problème spécifique, la pensée intime de chaque pièce? Est-ce dans les chants du chœur? Non certes, répond F. GIANCOTTI ; le chœur n'exprime pas la *Weltanschauung* de Sénèque. Est-ce dans tel ou tel personnage? Pas davantage : aucun personnage n'est façonné entièrement « selon le cœur » du dramaturge. Selon F. GIANCOTTI, il n'y a qu'une façon de comprendre la signification profonde de chaque tragédie : c'est de s'attacher au problème moral tel que l'intrigue le pose en se nouant au premier acte, et puis de voir comment il se résout à la fin de la pièce. Il faut en somme suivre la trajectoire des personnages et considérer avec soin leur point d'aboutissement.

Appliquée à *Phèdre*, cette méthode nous fait voir qu'il s'agit d'une tragédie de la fatalité, de la liberté humaine et de la responsabilité. F. GIANCOTTI analyse la pièce selon cette optique, en quelques dizaines de pages

qui montrent sa longue familiarité avec le texte et sont peut-être ce que j''ai lu de plus convaincant sur la question. Plus que Phèdre elle-même, ce sont les personnages d'Hippolyte, de la Nourrice et de Thésée qui reçoivent un éclairage nouveau et intéressant. F. GIANCOTTI montre aussi qu'il ne faut pas dissocier les trois pôles majeurs des tragédies de Sénèque : la philosophie, la rhétorique et la poésie. Chacun de ces éléments concourt au succès des deux autres, et les plus belles scènes sont des réussites à chacun de ces trois niveaux.

L'étude que l'on vient de présenter s'accompagne d'une vingtaine de pages de notes et discussions où les latinistes les plus éminents se voient distribuer généreusement l'éloge et le blâme, selon qu'ils sont, ou non, d'accord avec F. GIANCOTTI. On peut passer outre sans regrets.

La deuxième partie du livre est une « édition » du texte de *Phèdre* qui prend pour base celle de G. C. GIARDINA (Bologne, 1966). C'est dire que F. GIANCOTTI ne s'est pas astreint à une lecture personnelle des manuscrits et n'a pas cherché non plus à rédiger un apparat critique. Son « édition » se borne à discuter copieusement un certain nombre de passages réputés difficiles. La page 86 présente un *conspectus* — qui n'est d'ailleurs pas exhaustif — de vingt divergences avec l'édition de GIARDINA. Un rapide décompte nous a montré qu'en treize de ces passages, F. GIANCOTTI est d'accord avec la solution adoptée par P. GRIMAL dans son édition de la collection « Érasme ». En treize passages aussi — mais ce ne sont pas exactement les mêmes — il se trouve rejoint par l'édition d'Otto ZWIERLEIN, publiée depuis à Oxford. Tout cela est assez rassurant en définitive : il reste à peine une dizaine de passages vraiment controversés dans le texte de *Phèdre*. Mais si l'ouvrage de F. GIANCOTTI s'adresse en priorité aux étudiants italiens, il serait fâcheux qu'il leur donne l'impression que la meilleure manière d'éditer un texte est de se fier à autrui.

Hubert ZEHNACKER.

José Miguel ALONSO-NÚÑEZ, *Die politische und soziale Ideologie des Geschichtsschreibers Florus* : Bonn, 1983, 41 pages.

L'auteur a eu la bonne idée d'éditer dans cette plaquette le texte d'une conférence prononcée en 1983 à l'Université de Bonn. J. M. ALONSO-NÚÑEZ, qui a lu apparemment — ce n'est pas un mince mérite — la plupart des travaux essentiels consacrés à Florus depuis un siècle, donne ici un très bref aperçu du consensus auquel on est pratiquement parvenu en ce qui concerne l'aspect politique de l'ouvrage de Florus : exaltation de l'impérialisme romain, idéologie aristocratique, mépris du barbare (mais éloge de l'Espagne), équilibre entre la *uirtus* et la *fortuna* dans la création de l'empire, assimilé au « genre humain ». L'étude se termine par l'esquisse d'une comparaison avec Plutarque, Aelius Aristide et Appien (idée que ces trois Grecs se font de Rome). La *breuissima breuitas* de l'auteur rendrait incongru un plus long compte rendu. Notons qu'au sens propre du mot, l'idéologie « sociale » n'apparaît guère ici.

P. JAL.

Antonio BALDINI, *Ricerche sulla Storia di Eunapio di Sardi. Problemi di storiografia tardoromana* (Studi di storia antica, 10) : Bologne, Clueb, 1984, 253 pages.

Eunape de Sardes est l'auteur d'une œuvre qui nous est conservée, les *Vies des Sophistes*, écrites peu de temps après l'année 396. Or, paradoxalement, c'est à l'ouvrage historique perdu de cet écrivain que la science et l'érudition contemporaines s'intéressent en premier lieu, non sans de bonnes raisons il est vrai, et que le présent livre de A. BALDINI est entièrement consacré. De cette *Histoire* nous n'avons que quatre-vingt-huit fragments qui nous ont été transmis pour la plupart par Constantin Porphyrogénète, un certain nombre par la Souda (encore quelques-uns de ces derniers sont-ils contestés) ; tous viennent d'être réédités et commentés par François PASCHOUD en appendices et notes dans l'édition de l'*Histoire nouvelle* de Zosime en cours de parution par ses soins et déjà entièrement rédigée dans la collection des Universités de France ; mais ces fragments ne s'attachent pas au récit historique lui-même, ils concernent presque uniquement des passages dans lesquels Eunape exposait ses idées en matière de composition littéraire, d'utilisation des sources, d'idéologie, de philosophie et qui servaient de prologues ou d'*excursus* dans le corps de la relation événementielle. Photius nous apprend qu'il y eut deux éditions successives de l'*Histoire* d'Eunape, que toutes deux couvraient une même période commençant au règne de Claude le Gothique (268-270) et que la seconde au moins s'achevait en 404, année qui ne marque en aucun cas une coupure dans l'évolution historique. Les *Vies des Sophistes* font plusieurs fois allusion à la première édition, qui leur est donc un peu antérieure. C'est à la seconde édition qu'appartiennent les fragments conservés. En fait, la connaissance que l'on peut avoir de l'*Histoire* d'Eunape dépend de l'*Histoire nouvelle* écrite par Zosime au début du VI^e^ siècle, sous le règne d'Anastase, dans la mesure où Photius a raison de dire que Zosime n'a fait en pratique que reproduire ou résumer Eunape, évidemment dans sa seconde édition. A. BALDINI nous expose ces bases bien connues et fournit à leur sujet des précisions et réflexions de grand intérêt.

Les fragments d'Eunape sont difficiles à traduire du grec et à interpréter ; aussi faut-il savoir gré à l'auteur du livre de nous en donner pour chacun une analyse, avec un effort pour le replacer à l'intérieur de l'œuvre. Si les qualités de fond de l'ouvrage de A. BALDINI sont incontestables, des reproches de forme doivent lui être adressés. Dans les trois chapitres qu'il contient, sur chaque point controversé, l'auteur expose longuement et critique les positions de ses prédécesseurs, ce qui est dans le principe excellent mais, au fil des pages, le lecteur a souvent bien du mal à reconnaître où il veut en venir et quelle est sa position personnelle exacte, noyée qu'elle est derrière des assauts de prudence, des réserves, des discussions de détail. Au surplus, à l'exemple de certains de ses collègues italiens, il garde la fâcheuse habitude de compléter son texte par des notes de bas de page en petits caractères d'une longueur démesurée, qui obligent à hacher la lecture de façon constante. Il n'est pas rare que le texte se réduise à une seule ligne

et que le reste de la page, voire aussi la page suivante, soit occupé par une seule note. C'est là une façon de faire qui doit être proscrite absolument. Les notes doivent donner les références aux sources et à la bibliographie moderne sur le point en question, fournir au besoin le texte latin ou grec du passage considéré, ajouter éventuellement une observation destinée à éclairer ou compléter le développement : elles doivent être toujours les plus brèves possible. Les résultats obtenus peu à peu devraient être réunis, pour plus de clarté, dans la conclusion du chapitre. Surtout, il manque une conclusion générale qui regrouperait les points acquis, les hypothèses, les questions demeurant en suspens et ouvrirait des aperçus sur un plan plus général.

Ceci dit, il convient d'insister sur quelques-uns des apports essentiels de l'ouvrage. A. Baldini est d'accord avec F. Paschoud sur la datation de la première édition : il rejette donc la théorie de T. Barnes la fixant vers 380 et propose les environs de 392, au moment de la destruction des temples (d'après le fragm. 5, suivant le texte de l'édition Giangrande) ; il refuse par suite tout rapport direct entre Eunape et Ammien ; pour lui cependant, le récit des événements s'y arrêtait bien à l'année 378, mais il me paraît difficile d'admettre que, contrairement au dire de Photius, cette première édition commençait à Auguste et pourrait être ainsi la source de Zosime dans son livre I même avant le règne de Claude le Gothique ; je ne veux pas pour autant affirmer que la source suivie par Zosime pour cette période initiale était bien Dexippe. La seconde édition, qui comportait à coup sûr l'invasion d'Alaric de 396 (fragm. 5 également), était encore en cours de rédaction en 414 (allusion dans le fragm. 87) ; Eunape est mort sans l'avoir achevée, alors qu'il en était à l'année 404. Remarque intéressante : Zosime parle presque uniquement de l'Orient pour les années 395-399 ; il s'inspire bien là d'Eunape puisque ce dernier signale (fragm. 74) l'état déplorable de la documentation sur l'Occident à l'époque du gouvernement oriental de l'eunuque Eutrope.

A. Baldini s'écarte de F. Paschoud quand celui-ci admet, comme source d'Eunape (et, derrière lui, de Zosime), un polémiste païen anonyme d'après 410 qui serait responsable des célèbres passages « providentialistes » de l'historien du début du VI^e^ siècle. Eunape et, dans une moindre mesure, Olympiodore (ce dernier pour les événements d'après 404) pourraient fort bien, selon lui, avoir envisagé l'histoire du IV^e^ siècle et du commencement du V^e^ de la même façon sans recours à une source particulière. L'un des arguments qu'il présente à ce sujet en se référant notamment à S. Mazzarino est, pense-t-il, la réalité du bref voyage que Théodose fit à Rome après sa victoire sur Eugène en 394 : il note à ce sujet que cette visite, évoquée aussi par Prudence, était signalée, à travers Zosime, à la fois par Eunape et par Olympiodore, ces trois auteurs étant contemporains de l'événement. Je pense personnellement que A. Baldini a tout à fait raison sur ce point contre les suivants de W. Ensslin. Le passage invoqué de Claudien (*VI^e^ consulat d'Honorius*, 392-406), qui parle de trois voyages seulement d'empereurs (on interprète souvent : Constantin, Constance II et Théodose, une

fois chacun), ne doit pas être surestimé. Constantin est venu trois fois — et non une fois — à Rome ; Gratien y est allé une fois ; Claudien, qui n'est pas un historien, ne résidait pas encore à Rome en 389 alors qu'il s'y trouvait en 394 ; le seul voyage théodosien dont il parle est celui dont il a été témoin, celui de 394, et c'est celui de 389 qu'il a omis : c'est là du moins mon opinion. Par ailleurs, les considérations sur une utilisation éventuelle des *Annales* de Nicomaque Flavien (sur lesquelles on ne sait rien) par Eunape et Zosime me paraissent très aléatoires.

Reste le problème de l'originalité de Zosime. Cet auteur s'est-il contenté de reproduire Eunape et Olympiodore? Il faut le penser en effet, ce qui n'empêche pas d'admettre que certains détails propres à la fin du v^e^ siècle et au début du vi^e^ siècle ont été évoqués par lui sous forme d'allusions. A. Baldini cite la fin du chrysargyre, de la *gleba senatoria* et du *sumptus* des préteurs, les passages sur la pantomime et sur les exactions des Isauriens ; il faut y ajouter l'allusion à la ruine des villes, comme je m'en suis expliqué dans un article des Actes du colloque de Bonn sur l'*Histoire Auguste*, 1965-1966, à propos de Zosime, II, 38.

André Chastagnol.

Sciences historiques.

Etruscan Life and Afterlife. A Handbook of Etruscan Studies, ed. by L. Bonfante : Detroit, Wayne State University Press, 1986, xxviii-290 pages, nombreuses illustrations dans le texte.

Les manuels d'étruscologie se sont succédé ces derniers mois ; celui qui nous parvient de la région des Grands Lacs n'en est pas un à proprement parler, bien qu'il en adopte le titre, mais se présente plutôt comme une mise au point des connaissances actuelles réalisée par des spécialistes des deux côtés de l'Atlantique sous la houlette d'une savante qui, elle-même, est américaine d'origine italienne et la fille du grand linguiste Giulio Bonfante, avec qui elle publie presque en même temps une profitable initiation à la langue étrusque. Fait inusuel chez nous, l'ouvrage est publié avec le concours de deux fondations privées, Paul Getty et M. Aylwin, ce qui a certainement pesé dans certains choix typographiques : présentation dense en colonnes non justifiées à droite, rejet des notes en fin de sections, illustration en noir et blanc (abondante et de taille suffisante, avec près de 300 photos et 9 cartes) ; si l'on ne peut guère contester ce dernier choix qui, à l'inverse de publications italiennes récentes, permet de rendre l'ouvrage financièrement accessible, les deux premiers, ainsi que les quelques renvois à des illustrations d'une section à l'autre, rendent la consultation assez incommode.

Un choix important consiste à faire appel, au rebours de manuels classiques, à sept co-auteurs aussi bien européens qu'américains, qui sont inégalement connus de ce côté-ci de l'Océan ; L. Bonfante le justifie par un souci de *haute vulgarisation* (en français dans le texte, p. xiii) tout en reconnaissant ailleurs, dans son Introduction, p. 1, qu'à lui seul Jacques Heurgon atteint cet idéal avec sa désormais classique *Vie quotidienne*. Cette pluralité ne va pas sans un certain nombre de contradictions internes, comme

il en existait déjà dans *Les Étrusques et l'Italie avant Rome* (titre français) de Ranuccio Bianchi-Bandinelli et Antonio Giuliano voici une quinzaine d'années : ainsi, quand L. Bonfante écrit p. 7 : « No longer must the rich seventh-century Bernardini and Barberini tombs of Praeneste be attributed to Etruscan lords... », Mario Torelli ne tarde pas à la démentir (p. 52) en écrivant, à juste titre selon nous : « Praeneste, the principal inland center of communications between Etruria and Campania, was in the hands of Etruscan families in the first half of the seventh century B. C. » ; à supposer que la fameuse Vetusia ne soit pas étrusque, peut-on nier que le soit la *Magulnia* (ou *Macolnia* une fois romanisée) *gens* qui continue à y exercer un rôle dirigeant du IV^e^ au II^e^ siècle?

Mais ces contradictions sont mineures, et ne font que mieux souligner l'accord des auteurs sur certaines idées qui devraient être unanimement reconnues : pour ne citer qu'un exemple, le caractère étrusque du faciès villanovien. Pour reprendre une par une les contributions, L. Bonfante ouvre le volume par une Introduction (p. 1-17) qui tente de présenter l'état récent de la recherche ; l'orientation actuelle de celle-ci vers les sites d'habitat et le commerce international y est dûment soulignée, de pair avec les travaux de restauration et de présentation au public des collections ; tout juste pourra-t-on reprocher à l'auteur de se montrer optimiste à l'excès quant à l'historicité des quatre premiers rois de Rome et de la présence sabine (p. 8) : manifestement, le dernier ouvrage de Jacques Poucet, *Les origines de Rome*, lui est inconnu ou ne l'a pas convaincue. Nancy Thomson De Grummond, de l'Université de Floride, reprend pour sa part la question de la « Rezeption » des Étrusques, de l'époque romaine au XIX^e^ siècle (p. 18-46) sous le titre « Rediscovery » ; cette branche de l'étruscologie ayant déjà été abordée par Alain Hus dans le dernier chapitre de ses *Étrusques et leur destin*, elle évite en général de marcher sur ses brisées et mentionne de préférence des personnages et des anecdotes qui ne figurent pas chez lui : d'où une histoire parfois un peu décousue, mais très enrichissante.

Il revient ensuite à Mario Torelli de résumer brièvement (p. 47-65) ses travaux sur l'histoire, l'économie, la société et la vie politique de l'Étrurie. Ce qu'il fait magistralement, traitant sans y laisser de blancs la période qui s'étend de la fin de l'Age du Bronze à la Guerre Sociale. Nous ne reprendrons que quelques détails : p. 49, il semble hardi de prétendre que l'étrusque était couramment parlé à Lemnos ; p. 53, la datation haute des remparts de pierre des villes étrusques contredit l'article récent de Pol Defosse, et méritait donc une plus ample discussion (l'exemple de Roselle restant, jusqu'à présent, isolé) ; p. 54, bas de la première colonne, Lyon s'est malheureusement glissée dans la localisation de la tombe François, rendant le passage incompréhensible ; p. 55, il nous semble préférable de donner comme équivalent latin de φapenas Fabianus plutôt que Fabius ; p. 59 enfin, lisons plutôt « Cilnia gens ».

En traitant des relations internationales (p. 66-91), Jean Macintosh Turfa pose assez clairement les différents problèmes liés à la question, tout en commettant quelques jugements un peu rapides (ainsi, p. 74, une interprétation abusive du critère d'Aristonothos ; p. 80 en omettant de cri-

tiquer la légende d'Arruns de Clusium ; p. 81-83 en rapprochant indûment des sarcophages étrusques et puniques qui n'ont en commun que le matériau ; sans parler d'une datation bien trop haute de la patère de Genucilia fig. 7, qui doit résulter d'une coquille). Marie-Françoise BRIGUET consacre à l'art un chapitre abondamment illustré (p. 92-173), où elle présente à côté de maints objets plutôt trop connus un certain nombre de relatives nouveautés de Véies, Murlo, Civitalba..., et rétablit en faveur des périodes récentes un équilibre souvent faussé par la plupart des manuels ; il est simplement regrettable qu'elle persiste à postdater d'un demi-siècle, comme Tobias DOHRN, la ciste Ficoroni (p. 149). C'est ensuite au tour de Friedhelm PRAYON de résumer, en l'actualisant et en la nuançant quelque peu, sa *Frühetruskische Grab- und Hausarchitektur* (p. 174-201). Après un trop bref article de David ENDERS TRIPP sur la numismatique, domaine souvent négligé (p. 202-214), Emeline RICHARDSON donne, partant des inscriptions et non d'une théorie linguistique, un résumé clair des connaissances actuelles sur la langue (p. 215-231). Enfin, Larissa BONFANTE clôt le livre sur un chapitre où elle tente d'examiner à la fois deux sujets dont la compatibilité n'est pas évidente, l'outre-tombe et la vie quotidienne (p. 232-278) ; si, sur le premier de ceux-ci, nous avons apprécié ses jugements mesurés et une certaine prudence dans l'interprétation, nous avons cependant aimé davantage les lignes consacrées au second : sans piétiner les plates-bandes de Jacques HEURGON, elle réussit à dresser un tableau bref mais significatif où elle inclut même certains *realia* habituellement négligés, qu'il s'agisse des chaussures (substituant p. 253, aux poulaines qui n'étaient certes pas la chaussure de tout un chacun, les sandales de bois découvertes à Bisenzio) ou... des prothèses dentaires (dont Mika WALTARI, dans *L'Étrusque*, faisait une spécialité locale au profit d'une séductrice vieillissante...).

Une bibliographie d'orientation, un peu trop sélective peut-être, et un index, terminent ce travail à la fois très abordable pour le public et d'une grande richesse, dans lequel on regrettera surtout que, dans quelques occasions heureusement peu fréquentes, les auteurs aient sacrifié précisions et discussions à la brièveté. Vie et « après-vie »? Sans aucun doute, ce manuel est l'un de ceux qui, ces dernières années, ont le plus contribué à redonner aux Étrusques une présence effective parmi nous.

Richard ADAM.

Theodor MOMMSEN, *Histoire romaine*, traduite de l'allemand par C. ALEXANDRE, édition présentée par C. NICOLET : Paris, Éditions Robert Laffont, 1985, 2 vol. in-8°, 1.145-1.084 pages.

1985 aura été en France l'année Théodore MOMMSEN. C'est ainsi que, réimprimé dans la traduction de P. F. GIRARD, le *Römisches Staatsrecht* est à nouveau disponible à l'initiative de Y. THOMAS et de Diffusion de Boccard. Dans le même temps, les éditions R. Laffont viennent de publier la *Römische Geschichte* dans la traduction de C. A. ALEXANDRE. A quoi l'on ajoutera la traduction abrégée de trois études qui figurent aujourd'hui

dans les *Römische Forschungen* et du célèbre mémoire de 1858 sur *La question de droit entre César et le Sénat romain.*

L'*Histoire romaine* est une œuvre inachevée puisque les volumes dans lesquels T. MOMMSEN devait traiter de l'Empire ne virent jamais le jour, ou plutôt se réduisirent à l'ouvrage (postérieur de trente ans) intitulé *Les provinces sous l'Empire,* ici reproduit dans la traduction de R. CAGNAT et J. TOUTAIN. Tenue à tort pour une œuvre de jeunesse parce que dépourvue de tout l'appareil de l'érudition, elle mérite d'être lue avec soin. Cette lecture est souvent un régal dans la mesure où le talent de pamphlétaire de son auteur et sa passion politique s'y donnent libre cours en plus d'une page. Il est d'autre part significatif qu'à la différence de B. G. NIEBUHR, T. MOMMSEN ait survolé les temps archaïques et le Moyen Age romain pour se consacrer aux deux derniers siècles de la République. En effet, l'étude de cette période passait par l'analyse de problèmes qui n'étaient pas sans point commun avec ceux de l'Allemagne de son temps.

MOMMSEN voulait aussi que, touchant un large public, sa *Römische Geschichte* plaidât avec succès la cause de l'histoire. Malgré quelques imperfections et anachronismes, elle devait marquer les générations à venir, et ce même en dehors de l'Allemagne. Comme C. NICOLET le remarque dans son introduction, les schémas mommséniens se retrouvent jusque dans les grands manuels du XX^e^ siècle commençant, qu'il s'agisse de la *Cambridge Ancient History* ou du BLOCH-CARCOPINO. En ce qui concerne la crise de la République, sa périodisation fut élevée à la hauteur d'un dogme jusqu'au moment où la généralisation de la méthode prosopographique prouva que les choses étaient moins simples que T. MOMMSEN ne l'avait écrit. Mais son œuvre n'en a pas moins résisté à l'épreuve du temps : à qui la lit aujourd'hui, il est clair qu'elle a mieux vieilli que les chapitres correspondants de NIEBUHR.

Outre les appendices dont nous avons déjà parlé, ces deux volumes contiennent des notes dont certaines reflètent les remaniements apportés par l'auteur à son livre à la faveur de ses rééditions, une chronologie de ses travaux les plus importants et la table des matières détaillée des *Gesammelte Schriften.*

Après GIBBON et FRAZER, MOMMSEN ! Puisse la collection « Bouquins », résultats à l'appui, aller plus loin encore dans cette voie.

Jean-Claude RICHARD.

J. POUCET, *Les origines de Rome. Tradition et histoire* (Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 38) : Bruxelles, 1985, 360 pages.

Limité au départ à la légende sabine des origines de Rome auxquels il consacra une thèse de doctorat novatrice (cf. *R. É. L.*, 45, 1967, p. 574-577) dont plusieurs mémoires devaient corroborer ou compléter les conclusions, le domaine prospecté par J. POUCET n'a cessé de s'élargir au cours des quinze dernières années. Dans un premier temps, il s'est largement ouvert à l'environnement archéologique (cultures subapenninique et latiale) des *primordia urbis.* Ce contact avec les *realia,* ou plutôt avec ce qu'il en reste,

d'un passé révolu ne pouvait être sans conséquence sur les préoccupations d'un savant peu enclin à souscrire de confiance aux données de la tradition. Dans la mesure où, sur des points importants, les témoignages archéologiques semblent s'inscrire en faux contre les affirmations de cette vulgate, il s'est trouvé conduit à reprendre sur nouveaux frais l'étude des problèmes de formation, de développement et d'interprétation qu'elle pose.

Son livre se présente sous la forme d'un dyptique dont le premier volet est consacré aux *Questions d'historicité* et le second à *L'analyse de la tradition comme matière non historique*. Ces titres à eux seuls en indiquent l'idée directrice qui peut se résumer comme suit : pour la période antérieure au VI^e^ siècle, toute approche historicisante de cette tradition est viciée dans le principe. Si les arguments que l'auteur invoque ne sont pas tous neufs, son réquisitoire ne laisse pas d'impressionner dans ce qu'il a de systématique. Il y réserve ses coups les plus sévères à l'hypothèse selon laquelle la tradition orale permettrait, en milieu romain, de pallier l'absence de tout témoignage écrit contemporain des « faits ». Il souligne que les travaux des ethnologues lui ôtent tout crédit, s'il est vrai que le degré de crédibilité d'une telle tradition est inversement proportionnel à l'éloignement des « événements » dont elle véhicule le souvenir.

Bref, sous la forme où elle nous est parvenue, notre vulgate ne remonte pas plus haut que Fabius Pictor avant lequel il n'est que de vains mots (historiographie étrusque, historiographie de langue grecque, historiographie pontificale, archives des grandes familles, etc.). Elle est de ce fait postérieure de quatre siècles pour le moins aux « faits » qu'elle relate. Et comme à travers Cicéron, Tite-Live et Denys d'Halicarnasse ou Plutarque, nous n'appréhendons jamais du Fabius Pictor à l'état pur, mais du Fabius Pictor revu et corrigé par des générations d'annalistes, le fossé s'élargit et l'écart s'accroît encore.

Il est vrai que, dans l'état où nous la lisons, la tradition littéraire ne porte pas la marque des seuls annalistes. On y décèle en effet les apports d'un courant érudit, celui des « antiquaires » qui bénéficie d'un préjugé plus favorable. A tort, si l'on en croit J. Poucet, et ce pour deux raisons. D'une part en effet, il est, semble-t-il, plus récent que l'annalistique. D'autre part, dans la mesure où leur intérêt se limite au domaine des notices ponctuelles et isolées, ses représentants avaient plus de latitude que les annalistes pour innover, voire pour inventer.

D'où le verdict qui s'impose au terme de ce procès « en historicité » (p. 44) : opter pour une approche historicisante d'un récit qui relève de la pseudo-histoire revient à lâcher purement et simplement la proie pour l'ombre. En effet, ni les données de la linguistique ni celles de l'histoire religieuse ou même institutionnelle qui peuvent être prises en compte parce qu'indépendantes de cette vulgate, ni celles de l'ethnologie ni, enfin, celles, toujours plus nombreuses et plus neuves de l'archéologie ne lui apportent sur quelque point que ce soit l'ombre d'une confirmation. Le mieux est de donner ici la parole à l'auteur : « Dans l'état présent de nos connaissances, il semble impossible de démontrer l'historicité d'éléments précis du récit traditionnel, d'Évandre à Ancus Marcius » (p. 161). Le postulat de son authenticité,

même partielle, n'est en définitive rien d'autre qu'un mythe. Bref, dans l'attente de temps meilleurs, la politique de la table rase devrait s'imposer aux modernes et ce jusqu'à l'époque des rois étrusques.

Ce verdict de non-historicité ne clôt pas pour autant le débat. En effet rien ne ressemble plus à de l'histoire que la pseudo-histoire. Il s'ensuit qu'en matière de formation, d'évolution et de signification, celle-ci pose des problèmes qui ne sauraient laisser l'historien indifférent. D'où la deuxième partie du livre que l'auteur a conçue comme une série de variations sur ce triple thème, variations destinées à légitimer un type de lecture qui évite et les travers de l'approche historicisante et le quant-à-soi et les réserves de la « Quellenforschung ».

Telles sont, ramenées à l'essentiel, les idées maîtresses de ce livre. Ses acquis méthodologiques sautent aux yeux. En premier lieu, il marque une réaction aussi ferme que bienvenue contre les excès d'un fondamentalisme revigoré par l'interprétation hâtive des données archéologiques : il est incontestable qu'en un domaine où l'hypothèse foisonne et se veut certitude, l'appel à l'ἐποχή est des plus salutaires. D'autre part, l'auteur est dans le vrai lorsqu'il souligne qu'entre autres tâches incombant aux spécialistes des *initia*, la plus urgente est sans doute de déterminer le « statut épistémologique » de la documentation littéraire sur laquelle ils travaillent. En effet l'approche historicisante de cette vulgate se fonde sur le postulat qu'en dépit de ses faiblesses, elle est globalement digne de confiance. Or le choix des critères retenus pour trier le bon grain de l'ivraie est éminemment subjectif. Il le reste (on nous permettra de l'ajouter) pour des temps moins reculés, s'il est vrai que la tradition relative à l'élection des premiers tribuns de la plèbe par les comices curiates est rejetée par les uns... au nom même des raisons qui la font admettre à d'autres.

L'ouvrage a également le mérite d'inciter à la prudence en des domaines où la force de l'habitude est toute-puissante. C'est ainsi par exemple que l'on oublie trop souvent que, comme celle des rois d'Albe, la liste des sept règnes canoniques est à plus d'un titre artificielle. Approximativement égale à celle d'une génération humaine, leur durée moyenne (245 : 7 = 35) est sans commune mesure avec ce que nous pouvons entrevoir de l'espérance de vie à l'époque archaïque. De toute évidence Rome eut plus de sept rois et la série des noms parvenus jusqu'à nous est, dans la meilleure des hypothèses, le résultat de spéculations et d'ajustements. Dans un ordre d'idées à peine différent, J. Poucet aurait pu tirer argument des incertitudes de notre documentation en ce qui concerne les accroissements du Sénat ou de l'*equitatus* sous les rois latino-sabins.

Sur un autre point capital enfin, l'auteur a vu juste. Les rapports qui dans la perspective d'une lecture historicisante s'établissent entre témoignage archéologique et donnée « littéraire » s'inscrivent trop souvent dans ce qu'il faut bien appeler un cercle vicieux par va-et-vient continuel de l'un à l'autre. Les exemples de la « tombe d'Énée » à Lavinium et du site de Castel di Decima sont encore dans toutes les mémoires.

Il nous paraît cependant que dans sa critique de l'approche traditionnelle des textes canoniques, J. Poucet est sans doute allé trop loin. La dénon-

ciation à laquelle il se livre, preuves à l'appui (et certaines sont accablantes) de l'usage caricatural qui en a été fait ça et là ne suffit pas à la discréditer dans le principe. Qu'il nous soit permis, sans citer aucun nom, de rappeler à propos de ces perles que tout ce qui est excessif est insignifiant. Mieux que quiconque J. Poucet aura mis en évidence les limites d'une méthode et souligné que devenue canonique, elle n'est pas pour autant à l'abri de l'erreur. Mais la question de fond demeure : la tradition relative à la période préétrusque se caractérise-t-elle par l'absence de toute donnée historique authentique?

La poser en ces termes revient non pas à minimiser l'ampleur de concessions librement consenties, mais à rappeler que, faute de mieux, la catégorie du vraisemblable garde ses droits dans un domaine où, toute certitude étant exclue, l'historien n'a d'autre ressource que de rechercher, avec les risques d'erreur inhérents à cette démarche, des données « structurelles » sous des superstructures à la fois narratives et interprétatives (A. Momigliano, *Prolegomena a ogni futura metafisica sulla plebe romana*, *Labeo*, 23, 1977, p. 14), données qui, peu ou prou, gardent la marque d'un passé révolu. A des degrés divers, il nous semble que les informations relatives aux tribus préserviennes, aux trois centuries équestres qui portent le même nom et dont l'insistance des témoignages anciens à rappeler l'inauguration « originelle » conduit à penser qu'elles appartiennent au fond le plus ancien des « institutions » romaines, à l'histoire des curies (cf. le clivage entre *curiae ueteres* et *curiae nouae*), à l'interrègne et aux sacerdoces de recrutement exclusivement patricien appartiennent à cette catégorie. L'ensemble ainsi formé est des plus minces (mais cf. p. 309-310). Qui plus est, il n'autorise aucune certitude et a donné lieu sur chaque point à des hypothèses contradictoires. Mais l'essentiel est bien que, prises individuellement, ses composantes ne puissent s'interpréter en référence au processus d'anticipation cher à l'annalistique. L'interrègne tel qu'il est attesté à l'époque républicaine tire nécessairement son nom d'une institution comparable qui nous reporte à l'époque monarchique. Or l'usage en fut ignoré des rois étrusques (Denys d'Halicarnasse, *A. R.*, 3, 46, 12 ne tire pas à conséquence sur ce point). Il est donc vraisemblable que la procédure d'interrègne (qu'on ne limitera pas à son aspect sacral) appartient dans le principe à l'ère de la monarchie préétrusque.

L'idée même que toute « l'histoire » de cette période est le résultat d'un amalgame tardif et placé pour une bonne part, comme J. Poucet incline à le croire, sous le signe de l'idéologie trifonctionnelle n'est pas sans faire problème. Au nom de quel privilège les thèmes constitutifs de cette idéologie dont les racines se perdent dans la nuit des temps auraient-ils pu résister à l'épreuve des siècles, alors même que le souvenir des événements survenus dans les années 750 à 600 se serait irrémédiablement oblitéré? Si la tradition orale (en milieu sacerdotal) a pu jouer dans le premier cas, comment lui dénier tout rôle dans le second? A supposer enfin que la vulgate relative aux règnes de la période préétrusque se soit formée pour l'essentiel par projection de ladite idéologie dans la nuit des VIII^e^ et VII^e^ siècles, comment expliquer la geste d'Ancus Marcius qui, loin de se limiter au cadre de la troi-

sième fonction, déborde sur les domaines de la première et plus encore de la deuxième? Il va de soi qu'en posant ces questions, nous n'entendons pas plaider en faveur de la lettre du récit canonique. Nous cherchons seulement à mieux cerner les implications des idées défendues par J. Poucet.

Tout sera plus clair le jour où il nous aura donné les deux enquêtes complémentaires que ce beau livre appelle, consacrées l'une à la période étrusque de Rome, l'autre à la « longue nuit » du v^e^ siècle. A lire entre les lignes *Les origines de Rome*, on a le sentiment que, pour ces temps moins reculés, il n'exclut pas toute forme d'authenticité globale de la tradition, se démarquant par là même de G. Dumézil pour qui « the making of history » continua jusqu'à l'époque des premiers annalistes.

Un mot enfin du statut privilégié que l'auteur réserve à l'archéologie dont il attend qu'elle apporte aux historiens des générations à venir un matériel plus sûr, pour la période envisagée, que les données de l'annalistique. Aux réserves naguère émises sur ce point par A. Momigliano (*An interim report on the origins of Rome*, *J. R. S.*, 53, 1963, p. 107-108), qu'il nous soit permis d'ajouter celle-ci. Le matériel archéologique ne saurait se prévaloir d'une grâce d'état qui lui confère la clarté de l'évidence. C'est ainsi par exemple que des interprétations différentes ont été proposées des armes (lances et épées) découvertes dans les nécropoles du Latium qui entrent dans la période étudiée par l'auteur. Et le risque existe, au vu des pointes de lance découvertes dans quelques tombes de l'Esquilin et sur la foi de témoignages anciens rattachant *Quirinus* à *curis*, nom sabin de la lance, que la théorie assimilant le *populus Romanus Quirites* à une communauté de « porte-lances » (T. Mommsen, *Histoire romaine*, trad. franç. par C. A. Alexandre, Paris, Éd. R. Laffont, 1985, p. 67) ne vienne à être remise en honneur même si elle fait difficulté dans l'ordre linguistique.

Ferme sur les principes, la pensée de J. Poucet n'exclut pourtant pas le sens de la nuance dans le détail des discussions[1]. Malgré les apparences, la perspective à laquelle il s'en tient ne relève pas de l'hypercritique. Désireux de poser des fondations plus solides qu'on ne l'avait fait depuis des décennies dans le domaine des *initia*, il s'est trouvé contraint de commencer par déblayer un terrain mille fois construit. Mais, si elle s'impose dans l'immédiat, la politique de la table rase ne saurait être à ses yeux une fin en soi. Il est significatif que, tout en récusant, au nom des excès qu'elle a rendus possibles, l'approche historicisante du récit traditionnel, J. Poucet, avec un *fair play* qui l'honore, se fasse un devoir de souligner que, pratiquée avec discernement, elle a pu conduire sur certains points à des résultats appréciables.

Jean-Claude Richard.

1. Signalons ici que la réflexion méthodologique de l'auteur s'est encore affinée depuis la parution de son livre. Une lettre de huit pages qui nous est parvenue trop tardivement pour qu'il soit possible d'en faire état dans cette recension en apporte la preuve : sur bien des points elle constitue une défense et illustration solide des idées développées dans l'ouvrage.

Heinz Bellen, *Metus Gallicus-Metus Punicus. Zum Furchtmotiv in der römischen Republik*, Akademie der Wissenschaften und der Literatur : Mainz, Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Jahrgang 1985, Nr. 3, 46 pages.

Que le *metus Gallicus* ait été pendant les quatre derniers siècles de la République un des éléments constitutifs de la « mentalité » romaine et un des facteurs primordiaux qui inspirèrent la politique extérieure du sénat, on en prend bien la mesure dans cette brève étude. Plusieurs idées-clefs s'en dégagent : depuis la prise de Rome par les Gaulois (*mythisches Trauma* : p. 44) jusqu'au désastre de Varus (Germains plus ou moins assimilés aux Gaulois), en passant par la grande invasion de 225, la dangereuse attaque de 104-101 des Cimbres et des Teutons (même assimilation dans la conscience populaire), le « danger allobroge » de 63, le vibrant éloge de César, le premier à être allé vaincre les Gaulois chez eux, par Cicéron, en 56, la crainte des Gaulois n'a cessé de hanter la mémoire collective romaine. Le *metus Punicus* apparaît lié étroitement au *metus Gallicus*, dans la mesure où les Gaulois de la Cisalpine — et même de la Transalpine — ont fourni de gros contingents aux armées puniques (Hasdrubal, au Métaure, paraît avoir joué sur cette peur en constituant toute son aile gauche avec des combattants gaulois). Inversement, le *metus Punicus*, dans la disparition duquel Salluste, après Posidonius, voyait la cause de la « décadence » romaine, a joué un rôle considérable dans la décision prise par l'Africain de ne pas détruire Carthage après Zama, et sans doute aussi, dans la ligne politique recommandée par Caton en 167 : ne pas déclarer la guerre à Rhodes.

Bonnes analyses de détail sur la notion de *tumultus* (étymologie populaire révélatrice : *timor multus*), les sacrifices successifs au *Forum Boarium*, de Gaulois et de Grecs, le rôle de « surveillant » confié à Masinissa. On regrettera cependant — mais le pouvait-il dans ce cadre étroit? — que l'auteur, qui se confine frileusement dans son « sujet », laisse plusieurs fois le lecteur sur sa faim : pourquoi des Grecs dans les sacrifices humains (rapport avec « les » *metus*?), pourquoi Caton, en 152, modifie-t-il sa politique de « clémence », en conseillant de détruire Carthage et, du coup, le *metus* dont il vantait, quinze ans avant, la nécessité? (les quelques lignes de justification de la page 32 sont bien sommaires...).

Paul Jal.

Karl-Heinz Schwarte, *Der Ausbruch des zweiten punischen Krieges. Rechtsfrage und Überlieferung* (Historia Einzelschriften, Heft 43) : Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1983, xvi-108 pages

Même si son titre leur fait la part égale, l'étude de la tradition relative au déclenchement de la deuxième guerre Punique passe avant celle de la question de droit dans ce mémoire. A partir du témoignage de Polybe l'auteur a entrepris de remonter à la version que Fabius Pictor avait donnée de ces événements et d'en suivre les développements et les avatars chez ceux des annalistes dont nous pouvons entrevoir la doctrine sur ce point.

Pour ce faire, il a pris appui sur le passage bien connu (3, 20) dans lequel Polybe se réfère à « certains historiens » qui situaient après la prise de Sagonte la décision du Sénat de faire la guerre à Carthage, et il considère que par-delà Chaereas et Sosylos, c'est avec Fabius Pictor que l'historien grec polémiquerait ici. Là où ce dernier rapportait qu'en 220, les Romains avaient envoyé en Afrique une première ambassade, décisive dans la mesure même où ses membres auraient menacé les Carthaginois de les combattre au cas où ils pénétreraient sur le territoire de Sagonte, même s'il y en eut une seconde qui suivit la prise de cette ville, le père de l'annalistique reconstruisait comme suit la série des événements qui avaient conduit à la guerre : envoi d'une ambassade à Rome par les Sagontins désireux de se prémunir contre Hannibal ; ambassade du Sénat en Espagne ; prise de Sagonte ; ambassade roromaine à Carthage en 218 qui déboucha sur la déclaration de guerre. Des échos, les uns déformés, les autres fidèles de cette tradition se retrouveraient chez Silius Italicus, Appien et Dion Cassius.

Affinant ses analyses, K. H. Schwarte opte en faveur de l'hypothèse selon laquelle, pour Fabius Pictor, le droit de Rome à déclarer la guerre se fondait moins sur l'épisode de Sagonte que sur la violation par Hannibal du traité de 226. Polybe au contraire interprétait les faits à la lumière de la troisième guerre Punique. Acquis au bien-fondé du *delenda est Carthago*, il était conduit à brouiller les pistes aux origines du conflit précédent en majorant l'importance de la première ambassade envoyée par Rome, tandis que, par fidélité au sentiment national, Coelius Antipater semble avoir déformé certains faits pour mieux établir le bon droit de Rome. Dans le même esprit, Valerius Antias paraît avoir fait coïncider dans le temps le siège de Sagonte et la déclaration de guerre des Romains à Carthage. Quant à Tite-Live, on décèle chez lui une tendance à harmoniser des traditions divergentes.

Telles sont, parmi les conclusions formulées par K. H. Schwarte, celles qui nous ont semblé les plus nettes. Denses, pour ne pas dire serrées, ses analyses sont conduites avec soin. Elles illustrent la séduction, mais aussi les limites de la « Quellenforschung » (cf. en particulier, 1.2.1) dont, après plus d'un siècle d'existence, le bon usage reste à définir.

Jean-Claude Richard.

R. Develin, *The practice of politics at Rome 366-167 B. C.* (Collection Latomus, vol. 188) : Bruxelles, 1985, 354 pages.

L'histoire de ce livre stimulant (cf. déjà *Patterns in Office-Holding 366-49 B. C.*) est d'abord celle d'une prise de conscience. Initialement disposé à admettre, comme bien des chercheurs de langue anglaise, que les rivalités et les manœuvres de factions jouèrent un rôle important dans la vie politique romaine dès les années 350, l'auteur reconnaît avoir dû se rendre à l'évidence au terme de son travail de dépouillement et d'exégèse : cette théorie n'est en réalité qu'un postulat dont, dans le meilleur des cas, le caractère opératoire se limiterait au cours terme. Aussi a-t-il opté pour un type d'interprétation qui, se fondant sur les structures et les valeurs de la classe

politique romaine, met en lumière les permanences, sans pour autant méconnaître les facteurs d'évolution.

Son entreprise passait d'autant plus naturellement par une critique approfondie de la théorie des factions que le champ d'application de celle-ci est allé s'élargissant jusqu'à annexer le IIIe siècle et la deuxième moitié du IVe. R. DEVELIN rappelle à ce sujet quelques vérités souvent oubliées. Il note en premier lieu que rien dans nos sources ne suggère que la vie politique romaine puisse être justiciable d'une interprétation exclusivement « prosopographique ». Il souligne ensuite que l'usage qui est fait de ce type d'approche pêche parfois par simplisme, lorsqu'il ne conduit pas à des résultats contradictoires. Il remarque enfin que, malgré les pouvoirs dont il disposait, il n'était pas facile au magistrat qui présidait les comices consulaires de ne tenir aucun compte des inclinations, aisément prévisibles, des centuries équestres et de celles de la première classe. Et de fait l'analyse à laquelle il se livre des épisodes que les spécialistes de la prosopographie républicaine croient pouvoir expliquer par l'affrontement ou les intrigues de factions n'apporte pas la preuve qu'entre 366 et 167, la réalité fut telle.

Parmi les problèmes qui se posaient à R. DEVELIN, celui des clientèles est en étroit rapport avec le précédent. Il est en effet admis au moins de manière implicite qu'elles fournissaient aux *gentes* associées dans l'exercice du pouvoir le moyen de parvenir et de se maintenir à la magistrature suprême. L'auteur est enclin à restreindre sensiblement leur rôle en ce domaine, et ce à juste titre s'il est vrai que, dans les centuries dont le vote comptait, leurs membres brillaient le plus souvent par leur absence. Pour des raisons différentes mais tout aussi obvies, il paraît douteux que, dans les élections à la questure ou à l'édilité curule, les clients aient pu suffire à faire la décision.

Tout aussi tonique, la partie constructive de l'ouvrage est plus difficile à résumer. L'auteur y analyse les divers facteurs qui concouraient à ouvrir à un fils de la *nobilitas* l'accès des magistratures et les mécanismes de sécurité et d'autorégulation qui maintenaient la concurrence dans des limites acceptables, non sans préserver les « droits » des intéressés. La situation ainsi créée est celle qu'il évoque avec bonheur à la page 311 : à propos des candidats à l'édilité curule — dont il souligne le rôle très tôt décisif dans l'édification d'une carrière — la question qui se posait était de savoir lesquels seraient élus, tandis que pour les candidats au consulat, elle avait seulement trait à la date à laquelle chacun exercerait cette magistrature.

Il y aurait certes plus à dire sur l'intérêt d'un travail appelé à provoquer des grincements de dents. Mais quiconque s'astreindra à le lire sans préjugé devra convenir que, même lorsqu'elles s'écartent des siennes, les solutions et les exégèses avancées par R. DEVELIN ne peuvent être ignorées sans autre forme de procès. Exhaustif dans l'analyse (son livre est d'abord une mosaïque dont chaque tesselle correspond à un épisode de la période étudiée : cf. en particulier les ch. IV, VII et VIII), l'auteur a su faire preuve de netteté dans la synthèse (cf. les ch. XI et XIV). Il lui reste à prolonger l'enquête entreprise jusqu'à la fin de la République.

Jean-Claude RICHARD.

R. BERNHARDT, *Polis und römische Herrschaft in der späten Republik (149-31 v. Chr.)* (Untersuchungen zu antiken Literatur und Geschichte, 21) : Berlin-New York, W. de Gruyter, 1985, VIII + 318 pages.

Auteur notamment d'une importante dissertation sur la politique romaine à l'égard des cités libres dans l'Orient grec (*Imperium und Eleutheria*, Hambourg, 1971), R. BERNHARDT, dans cet ouvrage issu de sa thèse d'habilitation, pose la question de savoir « si la *polis*, pendant les années 149-31, peut encore être considérée comme une unité politique intacte, agissant, autant que les circonstances le permettaient, en fonction de ses intérêts politiques, ou si la domination romaine la fit disparaître en tant qu'unité politique, sa classe politique et sociale dirigeante s'alliant avec la noblesse romaine et poursuivant des intérêts particuliers qui ne s'identifiaient plus à ceux de la *polis* ». Privilégiant les périodes de crise parce qu'elles sont particulièrement éclairantes, il consacre une première partie à étudier l'attitude des cités placées devant le choix entre l'acceptation ou le refus de la domination romaine (pendant les guerres contre Mithridate ou contre les Parthes par exemple), et dans la seconde partie réservée à la politique des cités dans le cadre de l'empire romain, il commence par la période des guerres civiles avant d'en venir aux conditions « normales » d'exercice de l'hégémonie romaine. Il conclut très nettement à la survie de la cité (une thèse chère à L. ROBERT, dont on eût pu s'attendre à ce que le nom fût mentionné dans l'introduction), et de ses analyses bien informées et bien conduites on acceptera l'essentiel des résultats, même si l'on peut émettre çà et là quelques réserves. R. BERNHARDT montre que le respect de la puissance militaire romaine, le fait aussi que la domination des ennemis de Rome n'offrait guère une solution de rechange attractive, furent les causes principales de l'adhésion des cités à la domination romaine, mais que la pleine indépendance restait pour elles un idéal qu'aucun privilège au sein de l'empire romain ne pouvait totalement faire oublier. Il nous semble pourtant aller trop loin dans l'idée qu' « on a surestimé l'influence de l'exploitation et de la mauvaise administration romaines sur l'attitude des cités », et qu'inversement « les concessions de privilèges ou de bienfaits à telle ou telle cité de la part des Romains ne pouvaient guère en fin de compte modifier l'attitude fondamentale des cités ». Il est bien vrai que les cités libres, pendant la première guerre contre Mithridate, ne se distinguèrent pas toutes, loin de là, par leur fidélité aux Romains ; mais on ne doit pas oublier que nombre d'entre elles avaient eu à combattre les appétits des publicains, et que les inscriptions ne célèbrent bien sûr que des cas où elles finirent par gagner leur cause devant le Sénat. R. BERNHARDT nous semble aussi sous-estimer la signification des « vêpres asiatiques », et le rôle que joua alors une haine des Romains dont convient Cicéron, même s'il l'attribue aux seuls excès des magistrats et laisse dans l'ombre ceux des publicains. L'auteur a raison, assurément, de contester que la première guerre de Mithridate ait été un dernier combat mené par les cités grecques pour leur liberté, la véritable fin d'une époque, et d'affirmer l'unité de la période qu'il a choisi d'étudier.

Il conclut à « l'existence d'une *polis* intacte dans l'empire romain jusqu'à la fin de la République » ; mais les éléments de permanence, qu'il était bon de rappeler et de souligner, ne peuvent faire oublier que cette *polis* n'est plus tout à fait celle de l'époque classique ni même de la première période hellénistique, qu'une véritable césure doit être placée en amont, avec la rupture au profit de Rome de tout équilibre des puissances et l'effondrement des grandes monarchies (cf. Ph. GAUTHIER, *Les Cités grecques et leurs bienfaiteurs*, 1985). Ces quelques remarques ne font que témoigner de l'intérêt que nous avons pris à la lecture de cet ouvrage : c'est une importante contribution à l'histoire des cités grecques, pour une période que l'on n'a guère l'habitude d'étudier de leur point de vue.

Jean-Louis FERRARY.

B. C McGING, *The Foreign Policy of Mithridates VI Eupator King of Pontus* (Mnemosyne, suppl. 89) : Leiden, Brill, 1986, x + 204 pages.

Il n'y avait pas eu de monographie sur Mithridate Eupator depuis l'ouvrage de Th. REINACH paru en 1890, et le livre de B. C. McGING ne peut donc être que le bienvenu. On lui saura gré de la qualité de son information, sur les sources littéraires, épigraphiques et numismatiques comme sur la bibliographie la plus récente (on regrette cependant qu'il n'ait pu prendre connaissance de l'important article de F. COARELLI, *Su alcuni proconsoli d'Asia tra la fine del II e gli inizi del I sec. a. C. e sulla politica di Mario in Oriente*, dans *Tituli*, 4, 1982, p. 435-451, proposant une chronologie et une interprétation nouvelles des événements de Cappadoce et de Phrygie dans les années 104-90 ; et l'article de A. N. SHERWIN-WHITE, *Rome, Pamphylia and Cilicia, 133-70 B. C.*, dans *J. R. S.*, 1976, p. 1-14 lui aurait fourni une meilleure analyse de ce que la loi Antonia nous apprend de l'histoire de Termessos entre 89 et 68 : cf. notre étude parue depuis dans *Athenaeum*, 1985, p. 419-457). On lui saura gré aussi de la prudence de ses analyses, qui nous paraissent le plus souvent raisonnables et vraisemblables. B. C. McGING, en particulier, montre bien ce que la politique de Mithridate doit à celle de ses prédécesseurs, et attache une juste importance aux divers aspects de la propagande qu'il mit en œuvre. En revanche, si la politique intérieure romaine n'était assurément pas l'objet de sa recherche, quelques indications auraient été utiles pour rappeler les conditions dans lesquelles l'armée de Fimbria parvint en Asie, et mieux décrire l'étonnante situation créée par la présence en Orient d'armées romaines rivales, dont Mithridate sut tirer parti. Les qualités du livre dans son ensemble font d'autant plus regretter la totale absence d'iconographie pour les monnaies, et surtout la transcription du grec en caractères latins. L'éditeur de Leiden ne nous avait pas habitués à un aussi fâcheux procédé.

Jean-Louis FERRARY.

F. HINARD, *Sylla* : Paris, Fayard, 1985, 329 pages.

Même si l'idée maîtresse en était abandonnée depuis des années, le livre de J. CARCOPINO (*Sylla ou la monarchie manquée*, Paris, 1931) n'en aura pas

moins exercé en France une fascination assez forte pendant un demi-siècle pour étouffer chez plusieurs générations d'historiens tout désir de *retractatio*. Mais la floraison d'études qui ont renouvelé notre connaissance de l'époque et de l'homme appelaient un travail de synthèse. Comme celui d'A. KEAVENEY (*Sulla. The last republican*, Londres, 1982), l'ouvrage de F. HINARD vient donc à son heure. Comme lui aussi, il relève du genre biographique (accommodé aux tendances actuelles de la recherche) et embrasse de ce fait la totalité d'une carrière trop souvent limitée dans des travaux récents au premier consulat ou à la dictature.

Cela dit, son originalité tient en premier lieu à la connaissance approfondie que son auteur y manifeste des sources anciennes, tout particulièrement d'Appien, et grâce à laquelle, dans les chapitres III (*Le sang de l'Orient*) et IV (*La longue marche*), le récit événementiel gagne en précision et en vie par rapport à ce qui avait été écrit sur ce thème.

C'est toutefois le chapitre sur *La proscription* qui, comme on pouvait s'y attendre, est le plus neuf du livre. F. HINARD y montre comment cette procédure définie par lui comme « purge contrôlée » (p. 191) tendait dans le principe à canaliser la violence et à éviter le bain de sang que les horreurs des années précédentes laissaient prévoir. Dans cette perspective, les mutilations infligées au cadavre ou aux restes de certains proscrits apparaissent moins comme les manifestations d'un sadisme systématique qu'elles ne reflètent le désir du parti vainqueur, clairement perçu par Cicéron, de reléguer ceux-ci « plus bas que les morts ».

La thèse du livre est clairement présentée p. 269 : Sylla « ne représente pas le prototype du monarque dont César n'aurait fait que suivre l'exemple pour fonder un régime nouveau. Il est au contraire le dernier représentant d'une aristocratie très attachée aux valeurs traditionnelles qui avaient fondé sa supériorité ». Ainsi formulée, elle est à coup sûr excessive. Il est acquis en effet que par l'usage qu'il fit des valeurs triomphales, par la revendication d'une perpétuelle aptitude à vaincre inhérente à sa *felicitas* et à la Faveur de divinités diverses ainsi que par l'utilisation de souvenirs ou de symboles romuléens, Sylla est à sa place dans une évolution qui, de Marius, devait conduire, en passant par Pompée et par César, jusqu'à Octave-Auguste. Si, tel Janus, il appartient au passé par l'une de ses faces, par l'autre il voit et annonce l'avenir. Tout n'est pas caduc dans le *Sylla* de J. CARCOPINO. Cela dit — et même si les normes de la collection dans laquelle il paraît lui interdisaient d'approfondir certains problèmes techniques —, le livre de F. HINARD le complète ou le nuance non sans bonheur sur plus d'un point.

Jean-Claude RICHARD.

John LEACH, *Pompey the Great* : London-Sydney-Dover, New Hampshire, Croom Helm, 1978, réimpr. 1986, 265 pages, 9 cartes.

Ce volume est la réimpression d'un ouvrage dont la parution remonte à 1978, mais qui n'a pas encore été recensé dans cette revue. L'auteur donne de son héros une image plutôt favorable : il n'a commis que peu d'erreurs, et seule celle qu'il fit à Pharsale fut désastreuse. Il a été un stratège plutôt

qu'un tacticien, plus capable de concevoir à froid un plan à mettre en œuvre qu'à improviser sur le champ de bataille en fonction des circonstances. Dans l'histoire politique de Rome, Pompée tient une place de tout premier plan. Il a eu de grandes ambitions, basées sur une fortune et une clientèle considérables ; son ascension a eu un caractère exceptionnel ; il a été le véritable créateur de l'Empire et il a fait de Rome la puissance maîtresse du monde méditerranéen. Il a voulu être un Alexandre romain, comme César, mais il est en réalité plus proche d'Auguste, visant à se procurer une position de suprématie dans le cadre de la constitution romaine, donc à être un *princeps*. Aussi n'était-il que juste de consacrer ce livre à une période et à un homme trop méconnus aux yeux de notre auteur.

J. Leach en vient à cette conclusion au terme d'une narration vivante, précise, et dont les intentions pédagogiques sont manifestes. Déclarant s'adresser à des étudiants débutants, il ne manque pas une occasion d'initier son lecteur aux faits de la vie romaine qui pourraient en être ignorés : modalités des élections, du vote des lois, rôle des censeurs et importance des opérations de recensement (p. 61), etc. ; il attire aussi l'attention sur des aspects curieux ou inattendus de la vie politique ou militaire, par exemple en observant qu'au cours de la guerre contre Mithridate Pompée a encouragé un programme de recherche scientifique (p. 86) (tout comme Bonaparte lors de la campagne d'Égypte). La documentation s'appuie essentiellement sur les historiens de l'Antiquité parce que, pense notre auteur, c'est par les sources originales que les étudiants peuvent accéder à la meilleure compréhension de la vie et du monde antiques ; ainsi sont donnés en appendice des textes de Velleius Paterculus, Appien, Valère Maxime, Frontin, Pline l'Ancien, Dion Cassius, Florus, Flavius Josèphe, Lucain auxquels il est fait référence, mais uniquement en traduction : pas de texte latin, sinon quelques mots de base tels que *imperium*, *interrex*, *princeps*, *nobilis*, *nouus homo*, *auctoritas*, *dignitas*, etc. : c'est un signe des temps. L'annotation est extrêmement — exagérément — sommaire et la bibliographie très réduite, limitée surtout à des ouvrages anglo-saxons, de façon parfois peu judicieuse, des études de peu d'importance étant citées alors que sont ignorés des travaux de premier plan : peut-on dire, par exemple, aujourd'hui que l'on ignore ce que sont les *tribuni aerarii* (p. 62) après les travaux sur cette question de Cl. Nicolet?

Au total, un ouvrage d'une incontestable valeur qui, en dépit des partipris de l'auteur et des limites qu'il s'est données, peut intéresser des lecteurs autres que le public scolaire et universitaire anglo-saxon ; la réimpression dont il fait l'objet en est sans doute la preuve.

J. Hellegouarc'h.

Andreas ALFÖLDI, *Caesar in 44 v. Chr.* Band 1, *Studien zu Caesars Monarchie und ihren Wurzeln.* Aus dem Nachlass hrsg. von Hartmut WOLFF, Elisabeth ALFÖLDI-ROSENBAUM und Gerd STUMPF, mit einem Anhang von Wolfgang LESCHHORN (*Antiquitas*, Reihe 3. Serie in-4°, Band 16) : Bonn, Rudolf Habelt GMBH, 1985, XII-450 pages, front., 25 planches.

Livre posthume, le César d'Andreas ALFÖLDI est inachevé. Il devait se composer de quatre parties ; seule la troisième a été rédigée et se retrouve ici, p. 173-386. Les éditeurs y ont joint des textes que l'auteur considérait comme des travaux d'approche, c'est-à-dire des conférences faites sur des points particuliers qui lui permettaient d'éclairer sa pensée, et des écrits qui, selon d'anciens projets, devaient figurer dans un ouvrage construit de façon différente, mais qui furent rejetés, inachevés eux aussi. En fait, ALFÖLDI (mort le 12 février 1981) travaillait depuis trente ans à son César et sur un point au moins sa pensée n'a jamais changé : César n'était pas l'horrible tyran qu'on a souvent vu en lui, notamment au XIX^e siècle, c'était un homme très ambitieux, aspirant à la royauté, mais prudent et soucieux d'apporter au peuple romain une forme de gouvernement que la République finissante était incapable d'inventer. Selon son dernier projet, les quatre parties de l'ouvrage devaient se suivre de la façon suivante. La première partie aurait présenté les événements de l'année 44 et en aurait mesuré l'importance ; la deuxième aurait analysé les causes lointaines des changements survenus dans les structures administratives de la République finissante ; la troisième, imprimée ici, venait logiquement à sa place : elle concerne la *Clementia Caesaris*, cette nouvelle forme de gouvernement que César tentait d'imposer pour écarter les craintes de ses contemporains face à l'inéluctable montée du pouvoir monarchique ; la dernière partie aurait examiné le moment critique de 44, la mort de César, laquelle ne conduisit ni à son apothéose ni à sa condamnation.

A la place des deux premières parties manquantes, les éditeurs ont imprimé quatre textes montrant que l'auteur était, au fond, toujours préoccupé par le même problème : comment expliquer l'aventure et la chute de César alors qu'il touchait presque à son but? Le premier, *Die Gärung der Massen als bewegende Kraft der politischen Entwicklung in der späten Republik*, expose les raisons sociales et religieuses des changements observés dans le comportement politique du peuple romain : le culte d'Isis, par exemple, connu non seulement par les textes mais encore par les pierres gravées et les monnaies, fut un élément déterminant dans l'évolution des mentalités. Ce texte, rédigé dans les années 50, était destiné à un second livre consacré aux *Studien über Caesars Monarchie* (le premier fut publié en 1953, dans le *Bull. de la Soc. royale des Lettres de Lund*). Dans le second, *Die Souveränität des römischen Volkes* — objet d'une conférence faite en 1979 et 1980 — ALFÖLDI souligne de nouveau la force agissante de ce peuple romain dont la souveraineté est symbolisée par le *Genius Populi Romani* : la représentation allégorique de ce *Genius* apparaît sur un denier de Cn. Cornelius Lentulus,

nicht als Jüngling der Kaiserzeit, sondern als kräftiger, reifer, bärtiger Mann (p. 96). Le troisième texte soulève un problème auquel ALFÖLDI s'est longtemps intéressé, celui des places respectives du diadème et de la couronne dans la symbolique du pouvoir à Rome. César avait reçu la couronne, mais il refusa le diadème que Marc Antoine voulait lui remettre. Que signifiaient alors ces objets? Le diadème (son histoire se poursuit dans le quatrième texte) est cet insigne d'origine orientale que portait Alexandre. ALFÖLDI le voit sans hésiter sur un denier de M. Mettius que possède le cabinet des médailles de La Haye (p. 165). La *lecture* (et non l'authenticité) de ce denier fut cent fois contestée par les numismates mais, reconnaissons-le, il manque toujours à ces numismates l'argument décisif : comment affirmer que la boucle gravée au droit du denier de M. Mettius (exemplaire unique) ne représente pas un diadème? Quoi qu'il en soit, on sait que César rejeta cet insigne incontestable de royauté, préférant le laisser dans la *cella Iouis*, sur le Capitole. L'histoire de la couronne n'est pas moins simple. K. KRAFT (*Jb. Num. Geldgesch.* 3/4, 1952/1953) fut le premier à réaliser que la couronne que l'on remarque sur les portraits de César n'est pas faite de feuillage mais de lamelles d'or, comme la *corona etrusca* ; cependant il a poussé trop loin son interprétation en prétendant que cette couronne de style archaïsant était l'insigne du dictateur. Selon ALFÖLDI, il ne s'agit pas d'une couronne royale, mais d'une simple couronne d'or décernée à César en récompense de ses exploits militaires — couronne analogue à celle que Pompée reçut autrefois pour la même raison. Le quatrième texte enfin, *Der Wendepunkt in der römischen Geschichte im Jahre 44 v. Chr.* — objet d'une conférence faite le 17 décembre 1980 — correspond sommairement à ce qu'aurait dû être la dernière partie de l'ouvrage. Il s'agit en fait du bref résumé que l'auteur se faisait, à la fin de sa vie, de son ouvrage ; on y trouve des répétitions, mais plus profondément, entre les lignes, cette volonté farouche de terminer l'œuvre commencée.

Clementia Caesaris, tel est le titre de la troisième partie (devenue chapitre v) où ALFÖLDI excelle. L'auteur est là au cœur d'un problème qu'il explore, disons le mot, avec passion. Il s'agit de dissiper la fâcheuse image que Th. MOMMSEN a tracée de son héros en montrant que par la pratique de la *clementia*, César menait une politique généreuse et hardie — dangereuse même, la suite des événements l'a prouvé. ALFÖLDI voit la trace de cette *clementia* non seulement dans les textes, mais là encore sur les monnaies. Telle figure féminine dépourvue d'inscription sur des monnaies de L. Hostilius Saserna (CRAWFORD, *Roman Republican Coinage*, 448/1a) et de César (*ibid.*, 452/1-5) est ainsi considérée comme l'allégorie de la *Clementia* : l'hypothèse paraît contestable mais, soutenue par de nombreux textes, elle finit presque par convaincre le lecteur. En tout cas, cette *clementia* n'est pas hypocrisie, mais politique habile. A Cicéron, l'adversaire de César, d'endosser le mauvais rôle : *er hatte eine Künstlernatur, verbunden mit der Eitelkeit einer Primadonna* ; il était en somme un grand orateur, doublé d'un piètre politique. Pourtant, *er fühlte sich durch die Brillanz seiner Kunst wie ein König*. Ce renversement des rôles était bien pour ALFÖLDI la dérision de l'histoire.

En annexe (conformément au plan de l'auteur), Wolfgang LESCHHORN a relevé dans les écrits de Cicéron toutes les occurrences des mots *diuus*, *diuinus* et *caelestis* appliqués, même ironiquement, à de grands hommes. L'entreprise n'était pas sans intérêt lorsqu'on sait que, selon ALFÖLDI, César reçut les honneurs divins de son vivant. La liste est singulièrement suggestive et révèle des nuances très variées dans le sens des mots. A cela s'ajoutent une table des illustrations et plusieurs *indices*, dont un des auteurs anciens cités.

Ce livre, recueil de textes parfaitement revus et savamment mis à jour par les soins de Harmut WOLFF (son dévouement fut décisif), d'Elisabeth ALFÖLDI et de Gerd STUMPF, contient à coup sûr l'essentiel des idées d'Andreas ALFÖLDI sur César. Il retiendra sans aucun doute l'attention de nombreux lecteurs.

Jean-Baptiste GIARD.

Emil SCHUERER, *Storia del popolo giudaico al tempo di Gesù Cristo (175 a. C.-135 d. C.)* : Brescia, Paideia Editrice, 1985, 736 pages.

Cet ouvrage est la traduction en italien d'un instrument de travail fondamental : Emil SCHUERER, *The History of the Jewish People in the Age of Jesus Christ (175 B. C.-A. D. 135)*, vol. I, Edinburgh, T. & T. Clark, 1973, consacré aux moyens de la recherche — bibliographie et sources littéraires, archéologiques, épigraphiques, papyrologiques, numismatiques — ainsi qu'à l'histoire politique de la Palestine et des contrées asiatiques voisines pendant la période qui va d'Antiochus Épiphane à la révolte de Bar Kochba sous Hadrien. Cet instrument était lui-même la mise à jour — imposée par la multiplication des découvertes — du vade-mecum des historiens du judaïsme aux époques hellénistique et romaine et du christianisme naissant qu'avait été la *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi* de Emil SCHUERER, dont la dernière édition, encore réimprimée en 1964, remontait à 1901.

On ne peut que se réjouir de ce qu'une traduction en italien, admirablement éditée, rende accessible à un plus vaste public le « nouveau Schürer » dont l'éloge n'est plus à faire. Toutefois, comme seules quelques bévues de l'original ont été corrigées, on ne devra pas oublier les quelques précisions, compléments et corrections qui avaient été apportés par les comptes rendus de J. MAIER, dans *JbAC*, 17, 1974, p. 165-167 ; L. H. FELDMAN, dans *Phoenix*, 29, 1975, p. 193-196 ; M. DELCOR, dans *BLE*, 76, 1975, p. 143-145 ; et surtout G. W. BOWERSOCK, dans *JRS*, 65, 1975, p. 180-185.

La bibliographie, classée, est immense et très précieuse. Mais elle s'arrête en 1972. On pourra la prolonger en recourant aux instruments suivants : *Bulletin signalétique du C. N. R. S.*, n° 527, *Histoire et Sciences des Religions*, 03 Israël ; *Elenchus bibliographicus biblicus* publié par P. NOBER jusqu'en 1978, R. NORTH à partir de 1979 (rubrique N. T. World) ; *Internationale Zeitschriftenschau für Bibelwissenschaft und Grenzgebiete* (rubriques Geschichte Israels, Judentum...) ; *Old Testament Abstracts* ; *New Testament Abstracts* ; J. MARGAIN, *Bibliographie samaritaine, chroniques et études bi-*

bliographiques, dans *JA*, 1980, p. 441-449 ; 1983, p. 179-186 (à suivre) ; J. Meleze-Modrzejewski, *Chronique : Égypte gréco-romaine et monde hellénistique*, dans *RD*, chaque année depuis 1961 ; V. Rappaport, *Bibliography of works on Jewish History in the Hellenistic and Roman Periods, 1970-1975*, Jérusalem, 1976 (dactyl.) ; M. Mor et V. Rappaport, *Bibliography of works on Jewish History in the Hellenistic and Roman Periods*, 1976-1980, Jérusalem, 1982 (à suivre) ; et peut-être surtout, bien que ses dépouillements ne soient pas exhaustifs, le Catalogue de la Bibliothèque biblique et archéologique française de Jérusalem, dont on peut demander des photocopies par auteur ou par matière, et dont les deux premières éditions se trouvent à la B. O. S. E. B., Bibliothèque œucuménique des sciences exégétiques et bibliques, 21, rue d'Assas, 75006 Paris.

Claude Rambaux.

H. Sonnabend, *Fremdenbild und Politik : Vorstellungen der Römer von Ägypten und dem Partherreich in der späten Republik und frühen Kaiserzeit* (Publications universitaires européennes, série III, vol. 286) Frankfort s/Main, Berne, New York, Peter Lang Verlag, 324 pages.

La matière embrassée par ce livre est à l'image de son titre : fort étendue... Traiter dans un unique ouvrage des rapports de la représentation de l'étranger et de la politique extérieure à travers l'exemple des visions de l'Égypte et de l'empire arsacide à Rome dans une période aussi troublée que celle qui voit la naissance de l'empire, la conquête de l'Égypte et la défaite de Crassus semble en effet relever de la gageure. L'auteur a en réalité ramené ses ambitions à une plus juste mesure, en s'efforçant de mettre en évidence l'image que pouvaient se faire de l'espace et des institutions de leurs deux grands partenaires et rivaux d'Orient les membres de la classe politique romaine. Tant pour l'Égypte que pour l'empire parthe, il met en évidence le caractère étrangement conventionnel de ces représentations, malgré l'abondance, dans les deux cas, des relations matérielles qui unissaient Rome à l'objet de ses représentations, qui n'en apparaissent que plus surprenantes. Mais, pour s'en tenir aux traditions anciennes, déjà bien mises en évidence pour la Perse par E. Paratore, et dont la survie s'imposait contre l'expérience, il montre que le vécu lui-même a été réinterprété par Rome de façon à apporter la confirmation des vieux poncifs. Au bout du compte, l'ouvrage entier et son choix contraignant de traiter en parallèle de deux pays se fondent sur la conviction que les représentations des deux univers que sont l'Égypte et l'empire parthe sont structurées par une représentation sous-jacente unique, celle de l'oriental ; si cette théorie, appuyée sur de nombreuses citations de l'ouvrage récent d'Y.-A. Dauge, apparaît fondée en grande part, elle ne nous semble que très partiellement rendre compte des composantes réelles de la représentation des Parthes à Rome, qui paraît plus complexe, voire plus contradictoire, que l'image qui s'en dégage dans cet ouvrage, et ne se résout apparemment jamais absolument à l'identification totale et absolue du Parthe et de l'oriental.

On touche ici du doigt ce qui constitue probablement l'aspect le plus

gênant d'une entreprise qui apporte par ailleurs un nombre considérable d'idées neuves : on regrette en effet qu'après avoir su synthétiser les interrogations des sociologues modernes sur les relations des représentations idéologiques et de la pratique politique (en reprenant la démarche de SAÏD sur l'orientalisme, par exemple), et abordé, avec beaucoup de courage et d'esprit novateur, le délicat problème des représentations géographiques des pays concernés, sur lequel il aboutit à des conclusions intéressantes et nouvelles quoique partielles, l'auteur laisse un peu le lecteur sur sa faim. En choisissant en effet de traiter simultanément de l'Égypte et de l'empire arsacide, même dans une période limitée, il s'est vu contraint à la brièveté, et bien des analyses auraient gagné à être étendues, alors que la mise en parallèle des représentations de l'un et l'autre pays ne semble pas apporter grand-chose à l'une ou l'autre des deux études : certaines remarques relatives aux relations politiques de Rome et de l'empire parthe au 1er siècle avant notre ère, pour lesquelles le chercheur d'outre-Rhin suit sans discussion l'opinion de ZIEGLER auraient sans doute mérité d'être réexaminées ou soumises à discussion.

On pourrait polémiquer à l'envi sur tel ou tel aspect de l'analyse, satisfaisante en général, novatrice presque toujours, mais limitée, voire contestable dans le détail, de cet auteur, mais ces considérations s'exprimeront en d'autres temps et en d'autres lieux, et ce serait lui intenter un injuste procès que de lui faire grief de choix méthodologiques qui, à défaut de nous avoir livré la grande synthèse que l'on attend sur la représentation de chacun des deux pays concernés, ont donné le jour à un ouvrage clair qui ouvre la voie dans plusieurs domaines, et met en évidence quelques-uns des processus qui ont organisé ces représentations ; on regrette seulement qu'il souffre à la fois de l'indigence typographique inhérente aux volumes de cette collection, qui le déprécie et en rend la lecture difficile, et d'une brièveté parfois excessive.

Pascal ARNAUD.

Barbara LEVICK, *Tiberius the politician* (Classical Lives) : Londres, Croom Helm, 1986, 1 vol. in-8°, 328 pages.

Publié en 1976, cet ouvrage avait eu une diffusion fort restreinte en dehors des pays de langue anglaise. Il est à souhaiter qu'à la faveur de cette réimpression, il touche un public plus large.

S'il s'inscrit dans le droit fil de l'article de Sir R. SYME (*History or biography. The case of Tiberius Caesar, Historia*, 1974), lui-même postérieur au livre de R. SEAGER (*Tiberius*, 1972), il n'en a pas moins une physionomie très personnelle, comme on le constate dès ses premiers chapitres consacrés à l'origine, à l'éducation et à la carrière de Tibère avant qu'il ne parvînt au pouvoir suprême. B. LEVICK y montre que, façonné par son adhésion aux principes du stoïcisme « romain », le futur successeur d'Auguste était un traditionaliste acquis (à un degré moindre pourtant que son frère Drusus) à une forme de principat « républicain », alors que, autour des *Caesares*, Julia et d'autres appelaient de leurs vœux « une alliance du palais et du peuple »

(p. 42). Associé de plus en plus étroitement à la *cura imperii* quand il fut revenu de Rhodes, il devait reprendre à son compte le programme d'Auguste, Ses réticences à accepter le pouvoir dans les circonstances que l'on sait tenaient à sa conviction que le *regendi cuncta onus* était lourd de risques et qu'un partage des compétences et des tâches entre l'empereur et le Sénat s'imposait. La démission des *patres*, leur refus d'assumer toute espèce de responsabilité expliquent pour l'essentiel la suite du règne.

Telle est l'idée maîtresse de ce livre vigoureux. Loin d'être entièrement neuve, elle n'en est pas moins présentée avec une force démonstrative qui ne laisse pas d'impressionner. Le Tibère qui nous est présenté ne doit pas grand chose à l'analyse psychologique, à la différence de celui de L. Storoni Mazzolani (*Tiberio o la spirale del potere*, 1981 ; cf. *R. É. L.*, 60, 1982, p. 444-445). Peut-être eût-il fallu approfondir le problème capital qu'il pose : pourquoi tant d'incompréhension de la part de Tacite, s'il est vrai, comme le lecteur s'en persuade au fil de certains développements, que, sur des points importants, l'historien n'était pas loin de penser comme l'empereur?

Jean-Claude Richard.

Ralf Urban, *Der « Bataveraufstand » und die Erhebung des Iulius Classicus* (Triere historische Forschungen, Bd. 8) : Trier, 1985, viii-105 pages.

Ce titre est légèrement paradoxal, puisqu'il met en avant le nom de Julius Classicus, alors que celui qui tient le plus de place est Julius Civilis, dissimulé sous l'expression globale « Bataveraufstand ». Le but de l'ouvrage est un réexamen, à la suite de nombreux autres travaux antérieurs[1], du récit fait par Tacite dans les livres IV-V des *Histoires* de la « Révolte des Bataves ». Après quelques considérations d'ordre général et méthodologique sur l'historiographie antique et sur sa manière d'utiliser les sources, R. Urban exprime son scepticisme sur l'objectivité historique proclamée par les auteurs, et particulièrement par Tacite. L'un des attraits de ce dernier, en effet, est qu'il insinue fréquemment, laisse beaucoup de choses en suspens, cultivant avec délices l'équivoque, et ce d'autant plus qu'il s'adresse à un public cultivé, qui ne se pose pas les mêmes questions que celui d'aujourd'hui. Contre ceux (Brunt et Heubner entre autres) qui estiment le texte des *Histoires* parfaitement digne de confiance, il montre que, si on le serre de près, on s'aperçoit qu'il comporte beaucoup d'incohérences et de contradictions, qu'il convient de démêler en essayant d'en découvrir l'origine. Toutefois, l'auteur prend soin d'indiquer que l'aspect critique de sa recherche vise

1. Citons ceux auxquels il est fait le plus fréquemment référence : Ph. Fabia, *Dillius Vocula. Nouvelle contribution à l'exégèse des « Histoires » de Tacite*, dans *Studi Romani*, 2, 1914, p. 153-188 ; G. Walser, *Rom, das Reich und die fremden Völker in der Geschichtsschreibung der frühen Kaiserzeit. Studien zur Glaubwürdigkeit des Tacitus*, Baden-Baden, 1951 ; A. Briessmann, *Tacitus und das flavische Geschichtsbild* (Hermes Einzelschriften, 10), Wiesbaden, 1955 ; P. A. Brunt, *Tacitus on the Batavian revolt*, dans *Latomus*, 19, 1960, p. 494-517 ; L. Bessone, *La rivolta batavica e la crisi del 69 d. C.* (Mem. Accad. Torino, Class. di scienze mor., stor. e filolog., 4 a, n° 24), Turin, 1972, à quoi il faut ajouter, bien sûr, le grand ouvrage de R. Syme sur Tacite (Oxford, 1958) et le *Commentaire* de H. Heubner, Heidelberg, 1976-1982.

moins Tacite lui-même que les modernes qui se réfèrent aveuglément à son récit pour apprécier les événements qu'il rapporte.

Parmi ces imprécisions et ces contradictions, R. URBAN cite principalement le cas du chef batave Julius Civilis : a-t-il été dès le départ « manipulé » par les Flaviens qui l'ont poussé à la révolte contre les Vitelliens, pour acquérir ensuite une sorte d'autonomie qui l'a conduit à poursuivre son action contre les Romains après l'arrivée de Vespasien au pouvoir? Il montre qu'en plusieurs endroits du récit, par exemple en IV, 32, le comportement de Civilis n'est vraisemblable que si son adhésion à Vespasien n'est qu'un prétexte (p. 36) ; il est en réalité le véritable chef d'une révolte contre les Romains. L'attitude des légions du Rhin comporte aussi des obscurités ; il paraît notamment impossible qu'elles aient prêté serment à Vespasien un mois avant la fin de Vitellius, alors qu'après la mort de ce dernier, elles se sont rangées du côté de Classicus et ont tué Hordeonius Flaccus qui leur accordait le *donativum* au nom de Vespasien. Leur réaction s'explique mieux, si, restées fidèles à Vitellius, elles se voient réclamer le serment en faveur de Vespasien par Hordeonius Flaccus lorsque celui-ci leur remet le *donativum*. Le rôle du chef trévire, Julius Classicus n'est également pas très clair : l'*imperium Galliarum*, auquel il est censé aspirer paraît à notre auteur une chimère ; on ne peut imaginer qu'une troupe en grande partie romaine se fasse imposer la loi par quelques auxiliaires gaulois.

La conclusion est que les contradictions et les incohérences de Tacite ont deux principales causes. D'une part, les sources utilisées par l'historien : il dépend avant tout des représentants du parti flavien, Pline l'Ancien, principalement, ainsi que Flavius Josèphe ; cependant, il recourt également à des éléments qui ne représentent pas le même courant. Mais surtout, Tacite fait un exposé rhétorique de la situation, qui le conduit à des *topoi* traditionnels, par exemple à celui qui consiste à présenter comme des barbares (IV, 23) une armée formée en grande partie de citoyens romains ou de contingents fédérés. Suivant les méthodes de l'historiographie antique, il élabore des discours de personnages où s'exprime une pensée que l'historien n'a pu connaître directement ; enfin, pour donner une unité à son récit, il pratique des arrangements chronologiques qui aboutissent à une déformation des faits ; mais c'était pratique courante à son époque.

On peut, à mon sens, être tout à fait d'accord avec les conclusions de R. URBAN, même si un certain nombre de points, dans le détail desquels il ne saurait être question d'entrer ici, suscitent sans doute réactions et discussions. Minutieuse et rigoureuse, cette étude constitue un excellent commentaire de la partie des livres IV-V des *Histoires* consacrée à ces événements.

J. HELLEGOUARC'H.

E. PACK, *Städte und Steuern in der Politik Julians. Untersuchungen zu den Quellen eines Kaiserbildes* (*Collection Latomus*, n° 194) : Bruxelles, 1986, 420 pages.

Encore un livre sur Julien dira-t-on ! mais celui-ci, même s'il sacrifie au chapitre introductif sur l'image de Julien chez les contemporains et les

modernes, se consacre plus spécialement à l'étude de la politique financière du prince — tant comme César que comme Auguste — et à sa politique envers les cités, avec un examen plus particulier du règlement sur les professeurs et des rapports entre Julien et Antioche. D'une étude qui s'appuie largement sur les textes des lois et les sources, se dégage la vision d'un empereur dont l'action est souvent loin de justifier l'image idéalisée qu'on a parfois voulu en donner. Si dans des domaines précis comme la restauration des curies et la restitution aux cités de ressources qu'elles pourraient gérer elles-mêmes, Julien semble mener une politique originale ou du moins en réaction contre celle de ses prédécesseurs immédiats, dans bien d'autres domaines sa politique fiscale n'est ni neuve ni révolutionnaire. Son originalité est sans doute d'avoir voulu réagir contre la tendance à centraliser la fiscalité et à prendre le contrôle des recettes des cités, mais on peut avec l'auteur se poser la question : la mort rapide de Julien n'est-elle pas finalement ce qui pouvait lui arriver de mieux pour lui assurer une « image de marque » aux yeux de la postérité? On saura gré à E. Pack d'avoir refusé le panégyrique ; peut-être qu'en approfondissant un peu son enquête, et en l'élargissant aux valentiniens, l'auteur aurait pu montrer ce que l'action fiscale de ceux-ci apportait de neuf et d'avantages pour les finances de l'empire. Compte tenu du nombre de documents étudiés, il est inévitable que certaines interprétations soient discutables et qu'on puisse relever quelques erreurs : on ne peut, par exemple, employer *arca* pour la caisse des largesses sacrées (p. 110) puisque *arca* désigne exclusivement la caisse de la préfecture du prétoire ; p. 222 : le prix de 7 sous n'est pas celui du cheval au marché libre : les calculs de Mazzarino reposent sur une mauvaise interprétation de *P. Oxy.* I, 153 et VI, 922 et les textes du IV^e^ siècle montrent qu'un cheval vaut en Égypte 35 à 50 sous et en Orient encore 20 sous au VII^e^ siècle ; p. 144 : les *fundi patrimoniales* ne sont pas le *patrimonium* impérial mais des domaines tirés de la *res privata* et concédés en droit privé à long terme (emphythéose, droit perpétuaire) ou concédés aux soldats de frontière (*limitrophi*) : on ne peut utiliser la législation à leur sujet pour étudier les privilèges des domaines impériaux ; on corrigera p. 151 (*augmenta*) et 401 (*monetarii*). Bref, un ouvrage fort intéressant, qui remet en cause les idées reçues (loin d'affirmer l'égalité de tous devant l'impôt, Julien n'a pas hésité à étendre aux *tituli largitionales* les dispenses d'impôts annonaires accordées à certains : cf. p. 153 sq.) et pour lequel on ne peut que regretter que l'auteur n'ait pas totalement appliqué la réflexion de Condurachi : « pour comprendre ces réformes, il est absolument nécessaire de les confronter à chaque pas avec les mesures de ses prédécesseurs et de ses successeurs » (p. 87).

Roland Delmaire.

Gioia Conta, *Asculum*, II.1 *Il territorio di Asculum in età romana*, 654 pages ; 2 Planches : 232 figures, 2 cartes, dépliants : Pise, Giardini, 1982.

Une synthèse exceptionnelle qui suscite stupeur et admiration par l'ampleur et la perfection du travail dans sa préparation comme dans sa réalisation.

Le volume II.1 traite du territoire d'Asculum (Ascoli Piceno) à l'époque romaine : c'est un tableau général aussi bien du point de vue géotopographique que du point de vue historique et archéologique.

L'auteur présente d'abord la géomorphologie de la région dans ses rapports avec l'occupation humaine (par exemple pour les matériaux de construction). Suit l'analyse de l'orographie et de l'hydrographie antiques, un bilan des ressources naturelles qui permet de comprendre l'économie à l'époque romaine (bois, élevage, agriculture, chasse, pêche).

Un second chapitre est consacré à l'*ager Asculanus* : histoire des études, cartographie historique, limites à l'époque romaine.

Le troisième présente la documentation archéologique d'époque romaine en suivant les critères de la *Forma Italiae*. Ce répertoire, qui couvre 31 communes et comporte 345 rubriques, souvent très développées (par exemple la dernière, correspondant au vicus Stramentarius, compte 18 pages). Il s'agit de vestiges de travaux routiers, aqueducs et citernes, de ruines de villas, de tombes, de fours de potiers, d'habitats plus importants (*uici*), d'inscriptions, de matériel sporadique, monnaies ; céramiques... Le lecteur est frappé par l'importance de l'infrastructure de la Via Salaria (nombreux murs de soutènement, ponts). L'auteur a recueilli le matériel sur place, mais aussi dans les archives (exploitation de manuscrits inédits). La toponymie est prise en considération.

Une quatrième partie regroupe les données concernant la Via Salaria dans la vallée du Tronto, ses diramations et sa passionnante histoire à l'époque moderne. Un cinquième chapitre porte sur la division agraire que laisse deviner la couverture aérienne confirmant les textes des *agrimensores* (problème du bornage, de l'*ager publicus*, des rapports avec le centre urbain), un sixième synthétise les caractéristiques des établissements humains dans le territoire d'Asculum (distribution dans l'espace et dans le temps). Retenons que l'*acmè* se situe aux I^er^-II^e^ siècles après J.-C. ; on observe une involution aux IV^e^-V^e^ siècles, notamment après l'invasion d'Alaric (récession démographique, extension de la forêt et des eaux sauvages, déclassement du réseau routier, réoccupation de positions défensives de hauteur, à développement spontané, décadence et disparition des centres côtiers, problème du rapport des *pagi* et des pievi).

Très importante bibliographie, *indices* d'une extrême minutie (sources, toponymes, noms et matières).

Le volume II.2 est un recueil de 232 planches, dont plusieurs dépliants et de deux cartes archéologiques de la zone. On y trouve des cartes et plans, des photographies aériennes, des schémas géographiques montrant l'évolution topographique, des documents anciens (photos, cartes et plans, dessins), des vues de ruines (villas, citernes), des très imposantes substructions de la Via Salaria, de divers monuments (avec détails de construction, levés précis, notamment pour les ponts (voir par exemple l'impressionnante pl. 66, avec côte à côte, le pont romain, celui de la route nationale et celui de l'autoroute), des inscriptions, des sculptures, un *instrumentum* varié. Tous ces documents ont été recueillis avec un soin extrême, une érudition exhaustive,

tout autant que le texte (utiles références des uns à l'autre), mais le tout vivifié par une passion ardente pour cette rude province.

Puisse le vœu de l'auteur être entendu : contribuer par ce travail admirable à la sauvegarde du patrimoine régional. Les cartes archéologiques proposées peuvent être également citées en modèle.

II, tome II : U. Laffi, *Ricerche antiquari e falsificazioni ad Ascoli Piceno nel secondo ottocento*, 185 pages, 13 planches.

Cette publication est complétée par une véritable enquête policière conduite grâce à l'analyse patiente de documents d'archives où les protagonistes sont G. Gabrielli, Mommsen, Zangemeister et Henzen. Cette investigation sagace offre un éclairage nouveau sur les mentalités et les méthodes de travail des savants du temps passé, qui n'échappaient pas à certaines rivalités nationales. Ce dossier, modèle de critique historique avec des détails piquants sur les procédés du faussaire (Vincenzini) et la commercialisation des balles de frondes inscrites du fameux siège de 40, devrait constituer pour les savants d'aujourd'hui et de demain une salutaire leçon de prudence et de modestie. Une histoire du type « dent d'or » de Fontenelle, qui trouve son dénouement dans des fouilles de contrôle.

Ce fascicule comporte aussi une monographie sur l'œuvre de G. Gabrielli, érudit d'Ascoli (1832-1910) et la publication de la correspondance inédite de Mommsen, Zangemeister et Henzen. Minutieux index.

Raymond Chevallier.

Urbano Espinosa, *Calagurris Iulia* : Logroño, Colegio oficial de aparejedores y A. T. de la Rioja y Excmo. Ayuntamiento de Calahorra, 1984, 353 pages dont 5 index.

Point d'appui de Rome sur le haut Èbre dès la conquête de l'*Hispania citerior*, la cité de Calagurris s'est inscrite dans l'histoire des lettres latines avec les noms illustres de Quintilien et de Prudence. Il faut donc apprécier l'excellente monographie qui lui a été consacrée à l'occasion du bimillénaire de la fondation de la ville, qui donna lieu également à un Colloque, publié la même année. Tant par l'ampleur de sa fourchette chronologique — de la préhistoire à l'invasion arabe —, que par la volonté de recourir à tous les documents possibles, textuels, archéologiques, numismatiques, ce livre constituera pour longtemps un ouvrage de référence indispensable à ceux-là même qui s'intéressent à la ville pour des raisons purement littéraires.

« De la préhistoire à l'histoire », l'auteur trace d'abord le décor géographique, en esquissant le peuplement préromain du territoire où va s'implanter la future cité, aux confins du passage des envahisseurs indo-européens, et de l'extension extrême de la civilisation ibérique ; ce riche substrat manifeste la vitalité des premières agglomérations de la région. Puis sont étudiés les retentissements de la conquête romaine, et l'œuvre de Tiberius Gracchus ; il fonde Graccurris en aval de la future Calagurris, qui n'est encore à ce

moment qu'un « *oppidum* indigène, de statut stipendiaire ou pérégrin ». Impliquée dans la rébellion de Sertorius, la ville est assiégée et détruite en 72, puis elle passe « de l'orbite de Pompée à celle de César », tandis que les progrès de la romanisation y sont parallèles au nouveau développement de sa civilisation ibérique, illustrée par la frappe de monnaies portant le nom de *Kalakorikos*.

Mais c'est avec Auguste qu'intervient la phase décisive de la romanisation. L'empereur devient « le grand patron de la cité », et son effigie figure sur les monnaies de la ville qui lui avait fourni sa célèbre garde personnelle de *Calagurritani*. Ce petit fait scelle le destin de la cité : elle demeurera, en dépit de sa taille modeste, l'un des centres les plus créateurs de la romanité hispanique. Une étude très détaillée de ses émissions monétaires à l'époque du Haut-Empire, avec tableau, photos et cartes, porte le témoignage objectif de ce rayonnement du nouveau municipe de *Calagurris Iulia Nassica*. Le fonctionnement des institutions municipales donne lieu à une étude très neuve sur l'histoire sociale des élites romanisées de la cité. Elle ouvre des perspectives précises sur l'ascension de ces *Fabii Quintiliani* dont va sortir l'illustre pédagogue romain. C'est aussi un temps où l'établissement de détachements légionnaires en divers points stratégiques de la Rioja accélère la romanisation de tout ce terroir situé au sud du haut Èbre. L'étude archéologique des minces restes de la ville du Haut-Empire, enrichie par la documentation indirecte procurée par les observations des antiquaires locaux au cours des derniers siècles, permet une restitution partielle de l'urbanisme de la ville impériale, avec ses édifices publics et ses monuments utilitaires, son cirque et probablement aussi son amphithéâtre. La prospérité de la cité est bien attestée par sa production céramique, ses restes de sculpture, peinture et mosaïque, les fondations de maisons romaines retrouvées récemment, tandis que des restes de villas romaines attestent la mise en valeur des domaines ruraux sur l'ensemble de son territoire actuel. L'épigraphie permet même de constater l'existence de Calagurritains au service de Rome et de ses institutions de la Bretagne à Bostra, mais aussi à Nimègue, à Carnuntum et à Rome même.

C'est là que brille l'enseignement de l'auteur de l'*Institution oratoire* Les chapitres précédents permettent de donner à sa carrière tout son relief. La famille était depuis longtemps en relations directes avec l'*Vrbs*, où les provinciaux de valeur commençaient d'affluer pour faire carrière. Pour hypothétique qu'elle soit naturellement sur bien des points, la biographie de Quintilien qui est ici retracée est fort intéressante par son effort vers le concret de l'histoire sociale, provinciale et urbaine. L'épigramme un peu piquante que Martial a dédiée au rhéteur invite à penser que les deux Romains de Celtibérie, dont les cités d'origine étaient si proches, ont entretenu à Rome des relations personnelles. L'intérêt proprement historique de l'œuvre de Quintilien dans la conjoncture flavienne est souligné brièvement, mais de manière convaincante.

La vie politique et sociale de la cité prend tout son relief grâce à l'étude de ses *patroni* successifs, dont les carrières nous sont connues par l'épigraphie, et des *iuridici* dont une tablette de bronze portant la date du 7 octobre 119,

trouvée à Calagurris, fait précisément mention. Les deux types de fonctions ont été liés, et elles nous introduisent dans le domaine des clientèles civiles et militaires de la cité sous le Haut-Empire.

Les ruptures du IIIe siècle amènent, là aussi, la construction d'une muraille sur un périmètre urbain restreint, dont l'étude archéologique permet de reconstituer sensiblement le tracé. Avec le IVe siècle, l'indigence de la documentation nous amène aux textes énigmatiques de la correspondance aigre-douce entre Ausone et Paulin. On sait que Calagurris y est mentionnée comme une « ville escarpée » de même que Bilbilis, avec laquelle elle se trouve nommée parmi les « cités abandonnées » des « barbares Vascons ». Avec beaucoup de jugement, l'auteur se tient également en garde contre une interprétation littérale de ce passage, et contre sa réduction à une pure fantaisie littéraire. Car les trouvailles archéologiques impliquent effectivement à la fois déclin et survie de l'agglomération qui fut si brillante sous le Haut-Empire. On rêve de plus en plus au domaine de Prudence, lorsqu'on lit : « La zone calagurritaine proche de Calahorra conserve des restes de diverses villas du Bas-Empire, mais aucun de ces vestiges n'a été fouillé ». Leur seule liste est imposante, et la considération du matériel archéologique recueilli à ce jour permet de conclure provisoirement, mais non sans vraisemblance (si l'on considère ailleurs, en Espagne, ce que P. Palol a appelé « la civilisation des grands latifondiaires ») que « le IVe siècle doit être une époque de prospérité et de tranquillité pour les propriétaires cossus des villas de l'Èbre ».

Les origines chrétiennes ne nous sont perceptibles qu'à partir des légionnaires martyrs Émétérius et Chélidonius, en qui l'auteur verrait volontiers les membres d'un des détachements préposés à la surveillance des marches de Cantabrie et de Vasconie. Étant donné la répartition chronologique des « martyrs militaires », il est sage de placer leur martyre plus probablement au cours de la dernière grande persécution, au début du IVe siècle. La tradition locale situe l'exécution, et donc l'édification ultérieure du baptistère dont parle Prudence, dans cette zone basse de la cité, entre la ville et la rivière du Cidacos, au lieu dit aujourd'hui l'*Arenal* (le banc de sable). Les nouvelles tensions engendrées dans le milieu des propriétaires terriens par l'ascétisme, orthodoxe ou priscillianiste, sont présentées finement, avec une connaissance précise de la bibliographie récente. L'origine calagurritaine « ne laisse plus raisonnablement place au doute », conclut l'auteur avec justesse, au terme d'une discussion sérieuse de toutes les thèses en présence sur les origines du poète, dont la biographie est elle-même « jalonnée d'hypothèses plus que de certitudes ». Après une présentation sobre et précise de ses différentes œuvres, l'homme est bien situé en son temps, celui des *tempora Theodosiana*, encore pleins d'autosatisfaction — et d'illusions — sur l'avenir temporel de la *Roma christiana*.

L'histoire ecclésiastique la plus ancienne de la cité fait l'objet de chapitres non moins minutieux, sur Valerianus, l'évêque ami de Prudence, et sur l'épiscopat orageux et contesté de Silvanus, en conflit avec le pape Hilaire dans la seconde moitié du Ve siècle. En déstabilisant l'ordre civil romain, les invasions consolident alors le pouvoir épiscopal, seul resté en place en

bien des cités. L'épisode de la bagaude commandée par Basilius sur l'Èbre reste assez mystérieux, et aussi difficile à cerner dans les faits que dans les intentions ; mais il paraît pratiquement terminé peu après le milieu du siècle. Un avant-dernier chapitre met en valeur, de manière sagement équilibrée, « tendances centrifuges », — régionalistes pourrions-nous dire —, et « facteurs de continuité », dans Calagurris et sa région, en ces temps de transition vers le Moyen Age visigotique. La ville ne nous apparaît plus ensuite que par quelques signatures d'évêques calagurritains dans les conciles régionaux et nationaux.

Il faut avoir affronté l'épreuve redoutable d'une histoire urbaine pour apprécier à leur juste valeur les mérites de cette synthèse. Elle nous éclaire de manière renouvelée sur la formation et le développement de la société provinciale dans une ville hispano-romaine de moyenne importance. Elle en montre les liens étroits avec l'histoire générale de Rome et avec l'histoire singulière de la région, sans jamais succomber aux tentations d'une double digression possible. Elle distribue heureusement les « plans », en sachant faire leur place aux grands hommes, mais aussi les remettre en place dans la continuité de l'histoire d'une collectivité locale. Elle est précisément informée, ouverte aux problèmes de la province et de l'Occident. La ville antique de Quintilien et de Prudence constituait un beau sujet ; elle a eu la chance de trouver un historien à sa mesure.

Jacques FONTAINE.

Wolfgang BOOCHS, *Die Finanzverwaltung im Altertum* : Sankt Augustin, Verlag Hans Richarz, 1985, 209 pages.

Ce petit livre est censé décrire les finances et les systèmes fiscaux des États de l'Antiquité. Son auteur a également publié un ouvrage sur les sceaux dans l'Égypte ancienne : cette relative compétence explique sans doute pourquoi trois chapitres, qui s'étendent sur environ 75 pages, sont consacrés à l'Égypte pharaonique, hellénistique, puis romaine, avec de nombreuses et inévitables redites.

Le travail de W. BOOCHS ressemble à des notes de lecture prises par un étudiant inexpérimenté sur quelques ouvrages de base. Faire le compte de ses erreurs serait un jeu cruel et inutile. Les mots grecs sont écorchés : p. 105, le *timêma* devient *timyma* ; p. 97, le *théôrikon* est un *thérikon*, et ainsi de suite. Le latin n'est pas toujours mieux traité : p. 170, le mot *tribus* est employé au masculin et reçoit un pluriel *tribi*. Quelques lapsus font sourire : p. 159, l'histoire financière de Rome ne commence évidemment pas au 3e millénaire... L'absence de culture historique suggère à l'auteur les affirmations les plus étonnantes : les repas au prytanée sont destinés à secourir les pauvres (p. 96) ; la *uicesima hereditatium*, instituée en 6 après J.-C., a provoqué une baisse des mariages dans les classes riches, qui justifia à son tour les lois d'Auguste contre le célibat (p. 165-166) ; l'embaumement et le sarcophage apparaissent comme le mode de sépulture habituel dans l'empire au temps d'Auguste (p. 165) ; la tribu territoriale est valable pour toute la période républicaine (p. 170) ; les provinces impériales correspondent aux

régions conquises sous Auguste (p. 177) ; au IIIe siècle de l'Empire, le denier a perdu 10,5 % de sa valeur ; etc...

La plus belle « perle » se trouve à la page 10, où l'auteur déclare, en parlant des monopoles d'État dans l'Antiquité : « A ces monopoles ressortissaient notamment la production et la distribution du tabac, du café, du sel, de la bière, du miel, du papier, de la porcelaine, de la soie, ainsi que les banques et les officines de changeurs. » On croit rêver, mais, hélas, on ne rêve pas.

Hubert ZEHNACKER.

Vincenzo DI BENEDETTO, *Il medico e la malattia. La scienza di Ippocrate* : Turin, Einaudi, 1986, 302 pages.

Peu d'érudits ont vu leurs livres vendus en *paperback* à l'aéroport de Naples. Et a priori il faut se réjouir d'une telle anomalie.

Mais si l'on ouvre le livre on est franchement étonné : l'idée de DI BENEDETTO est de lancer dans les espaces aériens ses opinions sur ses collègues, toutes défavorables. Voyons ainsi le sort réservé à quelques-unes de ses victimes.

JOUANNA est plus romancier que philologue : « A proposito della terapia in *Mal. II A*, il Jouanna in *Arch.* p. 454 ss. costruisce un romanzo, sulla base (di un') ipotesi infondata » (n. 17, p. 83) ; il n'est pas capable de faire bon usage d'un document historique (n. 29, p. 84).

GRMEK ne sait rien en matière de chirurgie, ni ancienne ni moderne ; il n'a rien compris à l'accident qui est arrivé à Darius, tout le chapitre XIII cherche à le démontrer. Il n'a aucune idée des problèmes de l'astronomie grecque à la fin du Ve siècle avant J.-C.

Quant à KUDLIEN, « il rigore non è esattamente il pregio di ragionare del Kudlien » (n. 41, p. 53). Et LANGHOLF? C'est un arrangeur et un arrangeur malheureux. « Pessima è la sistemazione del testo data dal Langholf alla fine della storia » (n. 43, p. 67).

Peu importe au juste de quelle histoire il s'agit, et il est inutile de fouiller plus profondément dans les poubelles de la malveillance. On peut facilement démonter la méthode critique de DI BENEDETTO : il interprète à sa façon la pensée d'autrui et s'en prend à cette interprétation même. Procédé infaillible, mais stupéfiant de la part d'un auteur dont la profession est précisément l'exégèse.

Son extrême érudition, primaire et secondaire, est irrémédiablement gâchée par l'animosité et un désir de notoriété mal placé, car il est bien évident que le dernier paragraphe de la page 4 de couverture est une contrevérité : « Il volume si rivolge al medico curioso della sua professione e più in generale a chiunque sia interessato a seguire nei tempi più antichi l'impari lotta che l'uomo cerca di opporre alla malattia ». Ce pathos, sinon souhaité par l'auteur, du moins accepté par lui, dessèche les dernières gouttes de patience qui pouvaient nous rester.

Danielle GOUREVITCH.